

Gérard Régnier

**J'ai connu un
Waffen-SS
admirateur
de Adolf
Hitler et
Louis
Armstrong**

TABLE DES MATIERES

Mes rencontres au domicile d'André Doutart	4
UNE SCOLARITÉ CAHOTIQUE	4
Le Prytanée militaire de La Flèche	4
Les lycées de Lille et de Rouen	5
Louis-le-Grand et le bac Philosophie	5
ÉTUDES SUPÉRIEURES ET VIE ACTIVE.....	5
Quelques études et beaucoup de jazz.....	6
Les relations avec Lucien Rebatet, l'écrivain collabo	6
Le Commissariat général aux questions juives (CGQJ).....	8
L'ADHÉSION AUX JEUNESSES NATIONALES POPULAIRES (J.N.P.)	8
Les Jeunesses nationales populaires (JNP)	8
L'admiration pour Marcel Déat	9
Le dynamisme des JNP – Le mensuel L'Essor.....	10
Le film « Le Jeune Hitlérien »	10
NAZISME ET JAZZ AMÉRICAIN	12
L'ENGAGEMENT DANS LA WAFFEN SS	12
Le départ pour l'Allemagne	13
Formation au centre de Sennheim.....	13
Service de la propagande de Stuttgart	14
Wildflecken et La division SS "Charlemagne"	14
QUELQUES PERSONNAGES.....	15
Jean Mayol de Luppé	15
Paul Pignard-Berthet	16
Henri-Joseph Fenet	16
LA RETRAITE ET LE RETOUR À PARIS	18
La retraite.....	18
Le retour à Paris	18
L'ARRESTATION, LE PROCÈS	19
L'arrestation.....	19
Le témoignage d'Antoine Blondin.....	20
Le témoignage de Laurence D.	21
ANTOINE BLONDIN.....	21
DOUTART ET LES ANCIENS WAFFEN-SS	22
Le magazine HISTORIKA.....	22
Christian de La Mazière.....	24
Des relations avec les anciens Waffen-SS	24
La négation de l'antisémitisme nazi.....	25
Les articles d'André Doutart dans "Rivarol"	26
LE JAZZ.....	27
La formation au siège du H.C.F.....	27
Le Hot Club de France.....	28

André Doutart à la pointe du combat	29
Conférence du 23 janvier 1995, A L'Arbuci	30
Les relations André Doutart – Boris Vian.....	33
Les relations avec les musiciens juifs et noirs	35
Hugues Panassié : une admiration sans borne.....	35
UNE FIN DE VIE DANS LA SOLITUDE	35
CONCLUSION	37
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.....	38
Sources.....	38
Bibliographie	38

Ce livre se rattache à mes travaux sur l'histoire du jazz sous l'Occupation, présentés sous la forme d'une thèse d'histoire contemporaine, soutenue à Paris I Panthéon-Sorbonne.

André Doutart, personnage hors du commun, y figurait et avait été remarqué par Patrick Eveno, membre du jury : « Il y a de l'original dans cette partie : le témoignage d'André Doutart est particulièrement intéressant, je remercie Gérard Régnier de l'avoir recueilli et de nous avoir fait connaître ce nazi non repent. »

MES RENCONTRES AU DOMICILE D'ANDRE DOUTART

C'est à son dernier domicile, rue Compains, à Paris, que nous avons fait connaissance, le 23 novembre 1999, en présence de sa femme "Abeille", restée à l'écart mais attentive, qu'il consultait parfois pour la précision d'une date.

Membre du Hot Club de France, je préparais une thèse consacrée au jazz sous l'Occupation, et c'est le sujet auquel André Doutart, membre du Bureau de l'association, consacrait l'essentiel de ses écrits.

Il me reçoit très aimablement, une bouteille de vin de Loire sur la table. Je remarque dans une bibliothèque la totalité des discographies générales de Walter Bruyninckx. Impressionnant.

Il se montre très intéressé par mon travail, qui donne une caution universitaire à ses arguments sur le problème de l'idée reçue du jazz interdit en Allemagne, et en France, sous l'Occupation.

Il me raconte ses premiers contacts avec le jazz, il évoque longuement la personnalité de Georges Hilaire, qu'il a bien connu. Hilaire, amateur et grand connaisseur du jazz, présent dès les débuts du Hot Club de France, ami de Hugues Panassié, fut un personnage important du gouvernement de Vichy, ami personnel de Pierre Laval, secrétaire général pour l'administration au ministère de l'intérieur (c'est lui qui nommait les préfets). Il organisera une conférence d'Hugues Panassié, au Théâtre des Fleurs, à Vichy.

Tout au long du texte qui suit, je fais état des échanges de courriers, courriels, et entretiens téléphoniques, ces derniers, toujours à son initiative.

Il me communique des documents importants et nous convenons d'entretenir des relations et de nous revoir.

A ma demande, il me confiera l'intégralité de sa conférence du 23 janvier 1996, à Paris, à la brasserie l'Arbucy, rue de Buci, organisée dans le cadre du Cercle d'études du Hot Club de France.

UNE SCOLARITÉ CAHOTIQUE

LE PRYTANÉE MILITAIRE DE LA FLECHE

André Doutart est né le 13 juin 1921, à Genève. Pupille de la nation, son père, lieutenant d'infanterie coloniale, au 60ème Bataillon de chasseurs, avait été tué au combat pendant la guerre 1914-1918. Il est inscrit, au titre d'ayant-droit, au Prytanée National Militaire de La

Flèche.

Il y débute ses études secondaires, incorporé le 27 septembre 1932, en classe de 6e.

Grâce au colonel (er) Michel Cordier, délégué de l'Association des Anciens Élèves du Prytanée, je dispose de renseignements précieux sur la scolarité d'André Doutart dans cet établissement, « où il a été incorporé le 27 septembre 1932, en classe de 6eA, sous le n° matricule 1505B. Sa scolarité se poursuivra dans cet établissement en 5e puis en 4e jusqu'au 25 janvier 1935, date à laquelle il a dû être retiré par sa famille pour des raisons disciplinaires.

Depuis son arrivée, il avait écopé tous les trimestres des avertissements du colonel commandant, et de très nombreuses punitions. Ses résultats scolaires se sont dégradés au fil des mois, sauf en sciences naturelles où il excellait. »

Le colonel Cordier me confie également « qu'André Doutart connaît au cours de cette scolarité au Prytanée, Paul Pignard-Berthet, entré un an avant lui. « Pignard était également un élève indiscipliné, aux résultats scolaires se dégradant au fil des années. Il quittera l'établissement en juillet 1937, après un échec à la première partie du baccalauréat. » Ils se retrouveront dans la division Charlemagne de la Waffen SS.

LES LYCEES DE LILLE ET DE ROUEN

André Doutart termine sa classe de 4ème au lycée Faidherbe de Lille, où il fait la connaissance de Bernard Niquet qui a créé un club de jazz et lui confie la rubrique "Jazz" dans le magazine du lycée. Cette rencontre sera déterminante car Doutart va connaître jusqu'à la fin de sa vie une véritable passion pour cette musique, qualifiée par les nazis de musique « négro-judéo-anglo-saxonne ». Ce n'est pas le moindre des paradoxes du personnage.

En janvier 1939, il est renvoyé du Lycée Faidherbe, accusé du vol de la paire de gants d'un agent de service. Il termine l'année scolaire, entré comme interne, au Lycée Corneille de Rouen. A la rentrée d'octobre 1939, il suit l'internat du Lycée, replié à Forges-Les-Eaux, où de nombreux jeunes parisiens sont inscrits à l'internat, placés par leurs parents qui ont souhaité mettre leur enfant à l'abri, maintenant que la guerre est déclarée.

Les garçons sont logés au casino et les filles du lycée Fénelon en pensions de famille. Il y fait la connaissance d'Antoine Blondin et de Laurence D.

LOUIS-LE-GRAND ET LE BAC PHILOSOPHIE

Comme Antoine Blondin, en mai 1940, Doutart quitte Forges et tous deux terminent l'année scolaire 1939-1940 à Louis-le-Grand, en classe de philosophie. Il est fort possible que le choix de Louis-le-Grand par Doutart soit lié à l'inscription de Blondin dans cet établissement, car celui-ci, Parisien, est le fils de la poétesse Germaine Blondin et d'un père correcteur d'imprimerie, alors que le milieu de Doutart est modeste ; sa mère, veuve, vit dans un petit village de la Somme, d'une centaine d'habitants, Quesnoye-sur-Airaines. Ils sont reçus au baccalauréat en juillet-août 1940, associé, pour Blondin, à un brillant prix au Concours général de philosophie. Ils continueront à se revoir, mais à la rentrée universitaire d'octobre-novembre 1940, Blondin prépare une licence de philosophie à la Sorbonne, alors que Doutart s'inscrit en 1ère année de pharmacie, comme sa petite amie, Laurence, qui avait également quitté Forges pour rejoindre le lycée Fénelon.

ÉTUDES SUPÉRIEURES ET VIE ACTIVE

QUELQUES ETUDES ET BEAUCOUP DE JAZZ

Le choix des études de pharmacie n'est pas étonnant, car au Prytanée, on l'a vu, les Sciences naturelles constituaient la seule matière où il obtenait d'excellents résultats. Mais ce choix, dicté avant tout par le sentiment amoureux, ne lui convient pas ; il échoue à son examen et ne poursuit pas dans cette voie.

Dès cette époque, comme nous le verrons, il préfère mettre son excellente mémoire à contribution, à l'écoute minutieuse de disques de jazz.

Pour sa part, Laurence, qui reste sa petite amie, poursuit ses études avec succès et obtiendra le diplôme de pharmacien.

A la rentrée de l'année universitaire 1941, il prépare une licence de sciences expérimentales et obtient un certificat de zoologie. Ce sera son seul diplôme.

André Doutart doit poursuivre ses études en travaillant. Il entre comme Maître d'internat au Lycée Voltaire à Paris. A cette époque, il revoit assez régulièrement Antoine Blondin, qui poursuit ses études de philosophie à la Sorbonne.

En 1943, Doutart se fait embaucher comme employé à la Caisse interdépartementale des Assurances sociales de Paris, d'où il sera renvoyé en octobre 1943 à la suite d'une prolongation d'arrêt de travail de trois mois, jugée abusive par l'employeur.

LES RELATIONS AVEC LUCIEN REBATET, L'ECRIVAIN COLLABO

André Doutart fait la connaissance de l'écrivain collaborationniste Lucien Rebatet, qui deviendra un ami, à la suite d'un échange de courrier : « Excédé par les erreurs de *Je suis Partout* sur le jazz, j'écrivis à Lucien Rebatet fin janvier 1942 pour mettre les choses au point. Il me répondit le 3 février 1942 et écrivit un article le 7 février suivant » (voir annexe p. 17)

Rebatet lui annonce effectivement dans sa lettre du 3 février : « Vous trouverez dans le prochain n° de J.S.P. un petit papier sur le swing et le jazz qui me trottait par la tête depuis quelque temps et que votre intéressante lettre me décide à écrire ».

Dans son article du 7 février, intitulé « Jazz, hot, swing and C° », Rebatet évoque d'abord les courriers de lecteurs : « J'ai reçu ces temps-ci quelques lettres un peu discordantes. Les unes sont vraisemblablement de lecteurs entre cinquante et soixante ans, qui me disent : "Ne nous aiderez-vous pas à nous débarrasser du jazz et de tous ces imbéciles de petits swings ? L'une d'elles accuse même le jazz d'une telle quantité de maux qu'auprès de lui démocratie et juiverie font figure de blanches colombes. D'autres lettres, qui viennent sans doute de moins de trente ans, me demandent : "Pourquoi ne prenez-vous pas la défense du vrai jazz contre ces pâles crétins swings ? Le jazz des « petits swing » de 1942, est un jazz "tout juste bon à faire danser les concierges de la rue Soufflot". »

Volontairement, Rebatet esquisse à peine le "gaullisme" des « petits swing », que l'on trouve évoqué à longueur de colonnes dans la presse collaborationniste, préférant s'en tenir au domaine musical, tout en précisant : « En faisant la physiologie du swing intégral, on mettrait à jour maintes séquelles de gaullisme, de pro-judaïsme, une espèce de façon de dire qu'on est avec Roosevelt et les différents archevêques de Canterbury ! Tenons-nous-en à la caractéristique essentielle du phénomène, le tagada-tsoin-tsoin. La vétusté de la chose est réellement en soi fort affligeante. Elle justifierait de sombres pronostics : l'incapacité d'une nouvelle génération à

sortir de la singerie des temps révolus : “Des petits blancs dégénérés qui ne rêvent plus que de descendre d’un cocotier pour imiter le vrai nègre, dans un trémoussement anémique”, me disait l’autre jour notre ami Henri Poulain. »

Rebatet est habile, il n’utilise jamais le mot “zazou” mais “swing”, mot clé du vocabulaire des amateurs de jazz, dévoyé dans le langage courant... Il le place dans le titre de l’article, après jazz et hot... Il n’ignore certainement pas que les « petits swing » sont rejetés par les amateurs du Hot Club de France et il insiste : « Ah ! si M. Panassié, Plutarque de tous les négros d’Amérique nous entendait ! Quelle dégelée mes petits ! Et M. Panassié est aujourd’hui père d’une vaste famille. Mais nos correspondants tombent au moins d’accord sur le dos des jeunes swings. C’est déjà cela. »

Hugues Panassié évoque cet article de Rebatet dans son journal, à la date du 23 février 1942 « [Bonscaïrol] me montre un article grotesque de Lucien Rebatet, “Jazz, Hot, Swing and Co”, paru dans “Je suis Partout” (n° du 7 Février). Dans cet article, je suis appelé “le pape du hot”, “le Plutarque de tous les négros d’Amérique”. Il y est dit aussi que “j’ai de vastes loisirs et que j’ai consacré au hot un très gros bouquin d’un vocabulaire assez puénil et limité mais qui est un monument d’érudition”. Entre autres perles, le swing est défini comme du “hot en simili... [...] Ce con de Rebatet dit aussi que “en faisant la physiologie du swing intégral...”. »

En affirmant : « Rebatet comprit le jazz », Doutart préfère oublier tout ce que Rebatet avait écrit sur le jazz, par exemple : “Puisque nous y sommes, il faut bien parler des dernières folies du noir Armstrong. Sur le classique Saint-Louis Blues, disque Odéon, il improvise de nouvelles gammes de trompette. Son habileté nous paraît indéniable, et l’on s’accoutumerait sans doute à ses discordances, mais ses fantaisies restent informes. [...] Certains veulent voir dans ces hurlements d’ivrogne un antidote aux sucreries des derniers “spirituels”.

Pour ma part, très profane devant d’aussi doctes personnages, je pense que le “hot” est un excellent accompagnement à un beau film de gangsters, ou à quelques boissons, venant après d’autres boissons, sur le coup de deux heures du matin. [...] Ah ! Je vous garantis que la numismatique ancienne et l’égyptologie n’ont pas davantage d’arcanes et de détours. Le New-Saint-Louis Blues, de Ted Lewis, est-il digne du “hot”, doit-il être rejeté dans les ténèbres extérieurs du “straight” ? Bennie Goodman, dans le “style-jungle”, emploie-t-il mieux la sourdine “oua-oua” que Duke Ellington ? Redoutables débats, où, pour m’être aventuré une fois, je risquai d’être écorché vif. On ne m’y reprendra plus. Nous y touchons à la manie de tous les collectionneurs, de boutons de culotte de la Grande Armée, de soldats de plomb ou de timbres-poste. Manie en somme fort innocente. »

Mais Rebatet est habile et montre qu’il rejoint les amateurs de “vrai” jazz dans leur rejet des succédanés, des Paul Whiteman et Jack Hylton : « Les “hotisants”, si divisés qu’ils soient, se retrouvent en tout cas dans leur commune horreur, que je partage, pour le jazz “straight”, à la Jack Hylton, à la Whiteman, à la Ventura, à la Raymond Legrand, le jazz qui se prétend à grand orchestre, affadit rythme et mélodie et n’est réellement plus digne que du tout-à-l’égout radiophonique où il s’écoule interminablement. »

Évidemment, Doutart n’oublie pas ce que Rebatet a écrit à propos de *l’Histoire du jazz* de Michel Perrin, « écrite en collaboration avec le prodigieux collectionneur André Doutart », et qu’il a fait appel à celui-ci pour évoquer le jazz, dans son *Une histoire de la musique*, publiée en 1969, dans la prestigieuse collection Bouquins de Robert Laffont .

Dans sa lettre du 2 février 2000, Doutart m’écrit : « En 1963, invité à la célèbre émission de Jacques Chancel, où l’intéressé fait le choix des intermèdes musicaux, on entendit un disque de Duke Ellington. Dans la note pertinente qui termine son *Histoire de la musique*, vous pouvez voir qu’il ne se trompe pas dans les grands noms du jazz qu’il cite, « dont il faudrait être atteint d’une étrange surdité, pour nier le magnifique tempérament musical. »

Doutart me cite encore ce que Rebatet écrivait dans le *Rivarol* du 4 juillet 1963, en pleine vogue du phénomène Yé-Yé, vitupérant sur « l’énérghement de la jeunesse par une bande de marchands, exhibant leurs “idoles” ridicules, utilisant des caricatures de rythmes nègres où

seuls les Noirs peuvent mettre de la souplesse, de la verve, de l'élégance. »

Doutart rappelle dans la conclusion de cette lettre : « J'ai revu Rebatet et je suis resté son ami jusqu'à sa disparition. »

LE COMMISSARIAT GENERAL AUX QUESTIONS JUIVES (CGQJ)

Le Commissariat général aux questions juives est un organisme administratif créé sous le régime de Vichy, chargé de préparer et d'appliquer la politique discriminatoire vis-à-vis des Juifs de France, pendant l'occupation de la France par l'Allemagne nazie. André Doutart y entre comme conseiller, au "Statut des personnes".

Darquier de Pellepoix a remplacé Xavier Vallat à la tête du commissariat. Doutart éprouve une grande admiration pour lui, qui n'a, dit-il, « jamais accepté de vendre de fausses attestations de "non-appartenance à la race juive". » En revanche, il n'a que mépris pour son successeur Dupaty de Clam qui, selon lui, était gaulliste.

« J'étais au CGQJ comme si j'avais été aux PTT. Certains croient que c'est un délit, mais pas du tout ! Personne n'a été arrêté ! Vis-à-vis des Allemands, nous appliquions une loi française, qui avait été bien faite, disant : "sera juif, considéré comme juif, tout individu ayant trois grands-parents de race juive, ou de deux s'il est lui-même de religion juive". Sans compter les exceptions des anciens combattants. Il y en avait toute une floppée qui entraient dans cette catégorie. » Doutart me dit aussi qu'il avait de très bonnes relations avec une femme responsable de l'Alliance juive universelle.

« Quand il y avait un litige, j'étais chargé d'aller voir le professeur Montendon, un ethnologue, "Il saura vous dire s'il est juif ou pas". Comme tous les spécialistes, tout ce qu'il pouvait dire, c'était : "Ah ! Il semble que les cheveux crépus indiqueraient, peut-être, qu'il est juif, cependant le nez aquilin montre que... Il n'y a pas de lèvre inférieure qui... [rires]." Ce Montendon était le meilleur allié des juifs. Pourtant les résistants l'ont assassiné, en juin 44 ! »

Georges Montendon était professeur d'ethnologie ; antisémite, il fut abattu par les résistants le 3 août 1944, à Clamart. Sous l'Occupation, il fut la caution scientifique du Commissariat général aux questions juives. Il dirigeait la revue antisémite *L'Ethnie française*.

En mai 1944, Charles Delaunay, secrétaire général du Hot Club de France, se tourne vers André Doutart, membre de l'association et conseiller au Commissariat Général aux Questions Juives, afin d'obtenir un certificat de « non appartenance à la race juive ». André Doutart employé au service du Statut des personnes, connaissait bien les critères de classement et n'a pas compris pourquoi il sollicitait cette attestation, si je m'en tiens à ce qu'il m'a écrit le 28 novembre 1999 : « Le SD de la Gestapo, de l'Avenue Foch ayant demandé à Charles Delaunay de lui fournir un certificat de non appartenance à la race juive, ce qui était d'ailleurs absurde, c'est moi qui lui ai établi fin mai 1944. » Doutart savait que Delaunay n'avait que deux grands-parents de race juive. Voir en annexe p. 14, le « certificat de non-appartenance à la race juive » de Charles Delaunay¹.

L'ADHÉSION AUX JEUNESSES NATIONALES POPULAIRES (J.N.P.)

LES JEUNESSES NATIONALES POPULAIRES (JNP)

André Doutart adhère en novembre 1943 aux Jeunesses nationales populaires, branche

Jeunesse du Rassemblement national populaire (RNP), engagé pour une Révolution nationale, mais aussi socialiste. Les dirigeants du RNP, pour la plupart, sont issus des partis de gauche de la Troisième République. Cette précision est indispensable car c'est un point sur lequel Doutart reviendra pour justifier son choix.

Doutart m'expliqua que son adhésion, était liée avant tout à sa très grande admiration pour le fondateur du RNP, Marcel Déat. Il me rappellera que « c'était un pacifiste », comme pour justifier la première raison de son propre engagement.

Marcel Déat, à l'origine de cette branche du parti, a mesuré l'importance de l'engagement de la jeunesse. Ses dirigeants resteront fidèles au "Chef" jusqu'au bout.

L'adresse des JNP est au siège du parti : 66, rue de la Boétie, Paris 8e. Les invitations à adhérer sont claires :

JEUNES¹,

Prenez conscience de votre FORCE

Seule, la Jeunesse, jetée sans moyens dans une guerre sans raison, est innocente du désastre.

Seule, elle peut faire, à son image, une Révolution jeune, audacieuse, pure.

La Jeunesse, toute la Jeunesse se doit d'être l'élite de la Nouvelle Révolution.

Les J.N.P. se présentent comme l'avant-garde agissante et appellent à l'action pour :

Rendre aux Jeunes la foi et l'espoir.

Mais il faut éviter la confusion avec la Révolution nationale du maréchal Pétain ! On précise que les Jeunesses nationales populaires VEULENT :

« Une Révolution faite par le peuple et avec lui.

Rien en France ne se fera de durable sans le Peuple »

La marque à gauche est claire.

André Doutart était Parisien, son adhésion aux JNP étant de novembre 1943, tout permet de penser qu'il assista à la grande manifestation du 26 septembre 1943, au Palais de Chaillot, au cours de laquelle Marcel Déat adressa « Un appel à la Jeunesse de France ».

Cette intervention du Chef du R.N.P. clôturait le Grand Congrès National J.N.P. qui s'était tenu les 25 et 26 septembre, à la Grande salle de la Mutualité. Ce fut un événement important, annoncé en fanfare : « "À temps héroïques, jeunesse héroïque", telle est notre fière devise ».

L'intervention de Marcel Déat, au Palais de Chaillot, fut suivie d'un « GRAND DÉFILÉ DE LA RELÈVE DES GÉNÉRATIONS aux Champs - Élysées ».

Ajoutons Un GRAND GALA DE LA JEUNESSE organisé le 3 octobre à la Salle Pleyel, sur lequel nous reviendrons.

L'ADMIRATION POUR MARCEL DEAT

Né le 7 mars 1894 à Guérigny (Nièvre), Marcel Déat est le fils d'un commis administratif. Brillant élève, il entre en khâgne au lycée Henri IV où il est l'élève d'Alain. Reçu troisième au concours d'entrée à l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, il se tourne vers la politique avec l'ambition de devenir le chef du parti socialiste, dont il devient un élu comme député en 1926. Pacifiste à l'approche de la guerre, il se fait remarquer par son article « Mourir pour Dantzig ? », paru dans *L'Œuvre* du 4 mai 1939, où il affirme que « les paysans français n'ont aucune envie de mourir pour les Poldaves ».

Sous l'Occupation, son projet de fondation d'un parti national unique, sur le modèle des régimes totalitaires, étant écarté par Pétain, il choisit le collaborationnisme pur et dur. Devenu directeur politique de *L'Œuvre* en 1940, il fonde en février 1941 le Rassemblement national

¹ Boîte 48 du Fonds Charles Delaunay, Département de l'audiovisuel, Bibliothèque nationale de France.

populaire (RNP), qui va devenir un des mouvements collaborationnistes les plus importants. Il prônera sans cesse le rapprochement franco-allemand, ce qui éclaire le choix futur de Douart, qui apprécie ses articles dans son journal *L'Œuvre*, où il présente le RNP comme « un mouvement ancré à gauche, défenseur des valeurs républicaines bafouées par Vichy ».

LE DYNAMISME DES JNP – LE MENSUEL L'ESSOR

Les jeunes JNP vont faire preuve d'un très grand dynamisme, au service, sans réserve, de leur "Chef", Marcel Déat. Curieusement, André Douart n'a jamais souhaité que l'on s'étende sur ses relations avec le magazine *L'Essor*.

Ce mensuel témoigne de leur fidélité jusqu'au bout au parti et à son chef : dans le numéro du 15 juin 1944, après le débarquement allié en Normandie, un article signé Roland Silly, rédacteur-en-chef, a pour titre : « Temps héroïques Jeunesse héroïque ».

Roland Silly avait été secrétaire de la Fédération des techniciens de la CGT, membre du parti socialiste SFIO, auteur de l'article « La jeunesse du parti », dans *Pour sauver notre avenir*, préface de Marcel Déat, aux éditions JNP, en 1943.

Le mensuel parut de 1942 à 1944 et son directeur était Pierre-André Tournaire dit Jean-Michel Renaitour, au parcours et aux convictions politiques chaotiques, comme beaucoup d'intellectuels collaborationnistes. D'abord socialiste, brièvement communiste, il est député indépendant de gauche lorsqu'il devient maire d'Auxerre en 1929. Il est membre de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (LICA), ce qui le sauvera à la Libération. Pacifiste affiché, il manifeste une hostilité au nazisme et à l'antisémitisme, avant d'être membre de la Délégation française de l'Assemblée nationale aux J.O de Berlin en 1936, ce qui lui donne l'occasion d'être décoré et gratifié d'une belle médaille à croix gammée.

Sous l'Occupation, il collabore, aux *Nouveaux Temps* et à *L'Œuvre*, et reprend la direction de *L'Essor*, qu'il avait déjà dirigé en 1916.

Roland Silly va se montrer un rédacteur-en-chef très dynamique, rappelant souvent « les deux premières vertus du J.N.P. : Héroïsme et fidélité ! ».

Le 7 mars 1944 est pour lui l'occasion d'écrire un article, NOTRE SALUT AU CHEF, dans lequel « il demande à tous les J.N.P. de consacrer quelques instants à méditer, le 7 mars prochain, la vie du Chef. Nous ne leur avons jamais enseigné une idolâtrie délirante, nous ne leur avons jamais présenté l'image illusoire d'un homme-Dieu devant lequel ils n'auraient qu'à se prosterner et pousser rituellement, à tout propos et hors de propos, un cri fanatique. En ce jour, qui sera celui du cinquantième anniversaire de Marcel DÉAT, nous leur demandons de rompre avec un de nos principes les plus chers. Nous n'avons pas besoin d'excités et d'hystériques.

Qu'ils réfléchissent donc à tous les efforts que multiplie le Chef pour prendre contact avec l'opinion, qu'ils notent les nuances multiples dont est faite sa pensée.

Telle est la leçon que nous devons tirer de la vie du Chef, de sa vie de soldat, d'homme et de militant. »

Son admiration sans borne lui vaudra une promotion : « En raison de ma présence au Cabinet général du Chef, les responsabilités de chacun d'entre vous en sont automatiquement et sensiblement accrues. La plus grande dignité dans l'attitude personnelle et la plus grande prudence dans les relations avec les autorités allemandes et françaises sont plus que jamais indispensables. »

LE FILM « LE JEUNE HITLERIEN »

Comme évoqué plus haut, le Congrès National des Jeunesses nationales populaires est clôturé, le samedi 3 octobre 1943, à 20 heures, par un « Grand Gala de la Jeunesse », à la Salle Pleyel.

Une première partie est consacrée à un certain nombre de chanteurs et comédiens : Max Martel, Charlotte Dauvia, et surtout André Claveau, chanteur très populaire (*Cerisiers roses et pommiers blancs*), accompagné par Alec Siniavine « et sa musique douce ».

André Claveau aura des ennuis après la Libération, pour ses nombreuses participations aux soirées distractives des partis collaborationnistes.

Mais le clou de la soirée est la présentation du film de Hans Steinhoff, avec le célèbre comédien allemand Heinrich George :

Der Deutschen Jugend (« Le Jeune Hitlérien »). (voir annexe p. 7)

L'entrée est gratuite, sur invitation.

On ne manque pas d'ajouter que « Cette manifestation est organisée grâce à l'amabilité de l'Alliance Cinématographique Européenne » avec le concours du Service Cinéma – Photo du R.N.P..

La Bibliothèque nationale de France nous apprend que « L'A.C.E. est une firme à capitaux allemands créée en France, dirigée par Alfred Greven et placée sous le contrôle de la *Propaganda Abteilungreferat Film in Frankreich*. - La société produit sous l'occupation allemande trente films, réalisés par des cinéastes français.

En 1945, la Continental et deux sociétés de distribution créées par les Allemands, l'Alliance cinématographique européenne et la Tobis, sont placées sous le contrôle de l'administration française. »

Le Jeune Hitlérien de Hans Steinhoff, est le premier succès du cinéma nazi. Tiré d'une histoire vraie, il a favorisé la propagande anticommuniste, puisqu'il s'agit de l'histoire d'un garçon de la jeunesse hitlérienne sauvagement assassiné par un groupe de communistes.

Le jeune Heini Völker s'engage dans les Jeunesses hitlériennes malgré l'opposition de son père communiste (incarné par l'acteur Heinrich George). Membre des jeunesses communistes, il est ébloui par son équivalent hitlérien et les rejoint. Il finit assassiné par ses anciens camarades communistes.

Grâce à l'appui de l'ACE et des autorités d'occupation, les responsables des JNP peuvent signaler dans toute la presse régionale les projections : « Nous avons pu projeter à travers toute la zone occupée ce magnifique film de la jeunesse ».

Les Jeunesses nationales populaires vont s'impliquer, dès septembre et octobre 1942, dans la promotion de ce film. Il aura du succès, mais il faut préciser que les comptes rendus dans la presse, contrôlée par les autorités d'occupation, exagèrent l'enthousiasme des spectateurs, y compris leur nombre. Ainsi : « Toutes nos espérances ont été parfois dépassées, comme à Rennes, comme à Tours, où plus de 300 personnes ne purent trouver de place dans la vaste salle du Trianon. »

Les projections avant et après le Gala du 3 octobre 1942 à Pleyel, sont nombreuses. C'est d'ailleurs l'époque de l'Occupation où les mouvements collaborationnistes sont les plus actifs. À Paris, le film est projeté au cinéma César, en banlieue, à Versailles, Saint-Germain-en-Laye, Mantes, Clamart, Le Raincy. Mais aussi dans d'autres villes comme Angoulême, Blois, Niort, Caen, Bordeaux et sa région : Blaye, Libourne.

La rédaction de *L'Essor* doit préciser : « Devant l'abondance des demandes de réunions que nous recevons, nous prions tous les secrétaires départementaux et secrétaires de section, désireux d'organiser une de ces séances dans leur région ou leur localité, de nous faire parvenir au minimum au moins un mois à l'avance leurs propositions et de ne conclure aucun engagement définitif sans notre accord préalable. »

À Lillebonne, petite ville de Seine-Inférieure (actuelle Seine-Maritime) de 6 000 habitants, où le RNP est très actif, le Chef des JNP annonce dans *Le Progrès de Lillebonne* que « Le film

“Jeune Hitlérien” est toute l’évocation d’une belle et forte jeunesse. Tous vous voudrez voir ce film qui a soulevé dans toute la France l’approbation et l’enthousiasme de tous les jeunes qui veulent avec nous le relèvement de la jeunesse Française.

Les Jeunesses Nationales Populaires présenteront le “Jeune Hitlérien”, le lundi 22 février 1943. »

Dans toutes les villes, un responsable des JNP assure la présentation, précédant la projection : le rédacteur en chef de *L’Essor*, Roland Silly, mais également Michel Courage, secrétaire national à la propagande,

NAZISME ET JAZZ AMÉRICAIN

J’évoquerai souvent avec André Doutart les raisons de son adhésion au RNP, lui faisant part de mon étonnement. Je lui répétais que sa passion pour le jazz américain, musique « négro-judéo-anglosaxonne », musique des Noirs, musique de Juifs, ne me semblait pas compatible avec les idées des collaborationnistes, racistes et antisémites. D’autant plus qu’il eut des relations personnelles avec des musiciens juifs et des musiciens noirs.

Dans une longue lettre, je reviens sur son engagement dans les Jeunesses nationales populaires :

« Depuis notre dernière conversation téléphonique, j’ai revu *Le chagrin et la pitié*, qu’une chaîne de TV a rediffusé et qui comporte le témoignage de Christian de la Mazière. Par ailleurs, un article de *Valeurs actuelles* lui a été récemment consacré, à l’occasion de la sortie de son dernier livre. Cela m’amène à revenir sur plusieurs points évoqués lors de nos rencontres et de nos nombreuses conversations téléphoniques.

Je ne reviens pas sur ce qui nous sépare dans l’analyse de l’histoire de l’Occupation, les choses ont été claires dès le début. Il est vrai que j’ai été sensible à votre franchise, votre volonté de ne jamais esquiver les questions, anticipant même parfois, car au début, j’étais hésitant pour aborder certains points.

J’aimerais que vous me consacriez quelque temps pour répondre, à l’occasion d’une lettre, à plusieurs de mes interrogations. Je vous les présenterai très clairement, peut-être un peu abruptement, mais je crois avoir compris que vous aviez bien voulu croire que ma démarche était celle d’un historien qui cherche à comprendre une période bien difficile à analyser. Et j’avoue être très intrigué par votre personnalité atypique, car je m’interroge avec le regard d’un historien, amateur de jazz... à propos d’un autre amateur de jazz... Et être amateur de jazz, ce n’est pas la même chose que d’être amateur de musique d’opérette !...

J’avoue ne pas toujours trouver de cohérence dans vos différents choix, même si votre itinéraire dans ses débuts, fut aussi celui d’autres jeunes de l’époque. Vous m’avez souvent répété que vous étiez déatiste, pacifiste, au moment où autour de Déat on retrouvait, c’est vrai, des gens comme Félicien Challaye, Robert Jospin, et bien d’autres, tout à fait sincères. Mais la suite de l’Histoire allait changer les données du problème ! Votre adhésion au J.N.P. qui regroupait les jeunes du Rassemblement National Populaire, correspondait malgré tout à un engagement au côté de l’Allemagne. »

L’ENGAGEMENT DANS LA WAFFEN SS

LE DEPART POUR L'ALLEMAGNE

Le 15 mai 1944, Doutart reçoit au C.G.Q.J. sa fiche de requis du STO et son départ pour l'Allemagne. Il déclarera avoir voulu s'y soustraire et lors des interrogatoires après son arrestation, présentera un emploi du temps pendant cette dernière quinzaine de mai, pour le moins confus. Il déclarera avoir perdu ses papiers en avril 1944, et ne pas avoir fait de déclaration de perte à la préfecture.

Il évoque son projet de fuir dans le département des Landes. Puis, ayant appris l'arrestation de son frère Jean, à Quesnoy-sur-Airaines – vol d'armes sur un avion anglais abattu dans la région en mars –, il décide de s'y rendre afin d'obtenir sa libération mais se présente sans succès à la gendarmerie, en tenue de milicien, "bleu foncé", portant sur la poitrine l'inscription sur insigne doré "Marcel Déat".

De retour à Paris, Il se rend le 31 mai 1944 au Bureau du travail pour le STO au Quai d'Orsay, d'où il part le soir même pour l'Allemagne...

La Waffen-SS était l'organisation paramilitaire de la *Schutzstaffel*, la SS, appelée encore L'Ordre noir, par référence à la couleur de l'uniforme de ses membres. La SS demeure le symbole du totalitarisme nazi. On trouvait à sa tête Heinrich Himmler. L'emblème de la SS était composé de deux runes (*sieg*) dessinées côte à côte, symbolisant la foudre, symbole de la victoire **卐** Pendant la période nazie, on utilisait des runes plutôt que des lettres ; une clé supplémentaire avait été ajoutée aux machines à écrire allemandes pour taper le logo *sieg* double avec une seule touche. Dans toutes les lettres manuscrites qu'il m'adresse, André Doutart n'écrit jamais SS mais utilise toujours la Sieg Rune, .

« Les raisons de l'engagement de volontaires français sous l'uniforme allemand », est le titre d'un mémoire de maîtrise d'histoire, soutenu par Jean-François Cera. Pour situer sa démarche, il se réfère, après d'autres, à Jean-Paul Sartre : « Si nous voulons comprendre l'attitude des collaborateurs, il faut les considérer sans passion et les décrire avec objectivité d'après leurs paroles et leurs actes. »

J'ai demandé à André Doutart les raisons profondes de son engagement. Après une référence, peu convaincante, à la persécution des musiciens de jazz en Union soviétique, il en arrive rapidement à sa motivation principale, la lutte contre le bolchevisme, liée à la victoire de l'Allemagne. Ajoutant : « Pour la Waffen-SS, l'honneur s'appelle "fidélité" au serment à Adolf Hitler. »

FORMATION AU CENTRE DE SENNHEIM

Une loi parue au Journal Officiel du 2 juillet 1943 permet aux Français de contracter directement un engagement dans la Waffen-SS. Après la signature de son engagement le 1er juin 1944, à Berlin, et un passage à l'Office principal SS (*SS-Hauptamt*) à Berlin, qui avait la responsabilité du recrutement et de la formation idéologique des volontaires étrangers, il rejoint le camp d'instruction de Sennheim (commune du Haut-Rhin qui s'appelait Cernay avant l'annexion de 1940), où il arrive le 3 juin. Il y recevra, associée à un entraînement physique très exigeant, une formation politique particulièrement soignée.

Dans la lettre qu'il m'adressa le 21 août 2004, il évoque son admiration pour les conditions dans lesquelles les volontaires étrangers recevaient leur formation.

« J'aimai la SS parce que son recrutement était sélectif. Le cas de chaque candidat était soigneusement examiné et contrôlé. Sur cent candidats, dix ou quinze étaient utilisables. On leur imposait de dures épreuves et on leur demandait des sacrifices. Ils devaient rester fidèles aux lois immuables du savoir-vivre, de la chevalerie, de la

défense des faibles et des opprimés. Pas de discrimination entre gradés et simples soldats : mêmes repas pris ensemble »

On trouve dans cet extrait, l'évocation des éléments qui marquaient encore, soixante ans plus tard, l'attachement de Doutart à l'idéologie nazie.

La sélection était effectivement le premier critère du recrutement dans la Waffen-SS, même s'il avait beaucoup évolué par rapport aux débuts de la création de L'Ordre noir.

Il est vrai que l'encadrement des recrues accordait autant d'importance à la formation politique qu'à la préparation physique. Le SS devait se montrer à la hauteur de l'honneur qui lui était fait, d'appartenir à une armée européenne au service de l'idéologie nationale-socialiste.

SERVICE DE LA PROPAGANDE DE STUTTGART

Doutart ne sera pas retenu pour suivre les cours de l'école d'élèves-officiers de la SS à Bad Tölz. Il est d'ailleurs à noter qu'il restera simple soldat de 2ème classe *SS-Schütze*, et non *SS-Oberschütze* de 1ère classe. Il semble qu'il n'allât pas au terme de la formation de base dispensée à Sennheim, car il est affecté, en juillet-août 1944, à Stuttgart, service de la propagande, Annexe du *SS-Hauptamt (SS-HA)* basé à Berlin, commandement suprême des divisions de la SS. Il appartient à la *Propaganda Kompanie (P.K.)*, unité chargée d'effectuer les tâches de promotion de l'idéologie du régime nazi, via les différents moyens à sa disposition (photos, films, comptes rendus écrits, affiches et conférences). Doutard se présente comme *P.K.* pour afficher son affectation au service, chargé de remplir cette tâche spécifique de promotion. Doutart est simple soldat (*schütze*), mais il a la parole facile, il s'exprime bien, il parle allemand et il a certainement su se présenter habilement, mettant en valeur son passé d'adhérent au RNP, parti collaborationniste partisan d'une alliance avec l'Allemagne. Prudent, il ne sera jamais attiré par les unités combattantes. Il est chargé de parcourir la Bavière et d'entrer en contact avec les ouvriers du Service du travail obligatoire (STO), afin de les encourager à s'engager dans la Waffen-SS.

Disposant d'un laissez-passer pour tout le territoire allemand, il a l'occasion de se rendre à Sigmaringen, où il passe deux jours en octobre 1944. Le 30 octobre, il fait une conférence, en tenue SS, dans le cinéma de Sigmaringen, à l'intention des Français des usines de guerre. Il était très fier de me dire que ce passage à Sigmaringen, lui avait permis d'être reçu par Marcel Déat dans le château de Sigmaringen, où s'était réfugié le gouvernement en exil de Vichy. Déat y occupait son poste de ministre du Travail et de la Solidarité nationale. La qualité de membre du RNP d'André Doutart avait certainement facilité cette rencontre

Il est reçu par son maître à penser qui, pendant une heure, lui fait part de son optimisme sur la suite du déroulement de la guerre, grâce aux V1, V2, qui entreront bientôt en action : « Nous serons à Paris pour Noël » lui dit-il

WILDFLECKEN ET LA DIVISION SS "CHARLEMAGNE"

Après Stuttgart, Doutart va à Berlin où il arrive le 4 novembre 1944 ; il y reste 4 jours avant de rejoindre Wildflecken, en Basse-Franconie, où se constitue la *33. Waffen-Grenadier-Division der SS Charlemagne* ou *Französische Brigade der SS* (Brigade française des SS), appelée le plus souvent, dans la littérature d'après-guerre, la « division Charlemagne ».

Elle est l'une des divisions d'infanterie de la Waffen-SS, constituée majoritairement de Français engagés volontaires pour combattre sous uniforme allemand avec les forces armées du Troisième Reich.

Aux hommes, déjà accoutumés à servir dans les rangs allemands, s'ajoutent deux mille membres de la Milice. L'amalgame entre ces divers éléments ne sera pas fait facilement.

La Division est baptisée par Mgr Mayol de Luppé, nommé à la tête de l'aumônerie catholique de la division, le 12 novembre 1944. Ce sont environ 7 500 hommes qui prêtent serment à Hitler et se disent prêts à servir le Reich jusqu'à la mort.

La division est considérée comme opérationnelle et comprend quatre compagnies. Trois sont envoyées le 17 février 1945 en plusieurs convois ferroviaires vers le front de Poméranie pour tenter de contenir une percée soviétique.

La quatrième compagnie celle de Doutart, constitue une compagnie de garde, cantonnée d'abord près de Stettin.

Les trois compagnies sont envoyées sans matériel lourd ; les troupes n'ont aucune chance de contenir la poussée soviétique et se replient sur Belgard.

Dans les premiers jours de mars 1945, la division est réorganisée. Henri-Joseph Fenet se voit attribuer le commandement du 1er bataillon du régiment de marche (I/RM) qu'il arrive à évacuer de l'enfer poméranien,

QUELQUES PERSONNAGES

Il me paraît utile de présenter en détail quelques personnages évoqués dans notre récit, qui montrent que la Waffen-SS a attiré des personnalités hors du commun, qui s'éloignent du portrait classique du SS casqué, présenté dans les médias.

JEAN MAYOL DE LUPPE

Commençons par Jean Mayol de Luppé, aumônier de la Charlemagne. André Doutart avait avec lui d'excellentes relations. Il faisait partie de la chorale qui s'était formée et qui chantait après la messe, y compris des standards de jazz comme *I Can't Give You Anything But Love*, ce qui faisait évidemment son bonheur...

Jean Mayol de Luppé, aumônier militaire, était issu d'une famille aristocratique de tradition monarchiste. Ordonné prêtre en 1900. Il sert comme aumônier militaire dans la 1ère division de cavalerie, pendant la première guerre mondiale. Il fait toute sa carrière dans l'armée, qu'il quitte pour cause de maladie avec le grade de capitaine en 1927.

Il devient alors chapelain privé d'une famille princière italienne et obtient ainsi le titre de « Monsignore ».

Ayant fait la connaissance, avant la guerre, d'Otto Abetz, ambassadeur du Troisième Reich à Paris sous l'Occupation, celui-ci le convainc, sans difficulté, de se porter volontaire pour la Légion des volontaires français contre le bolchevisme (LVF), dont il devient l'aumônier. Malgré son âge, il accompagne les troupes au front et participe aux combats. Blessé deux fois, il est décoré de la Croix de fer 2ème classe. Il continue son service au sein de la division Charlemagne dans laquelle, on l'a vu, il célèbre la messe lors de la prestation du serment. Il ne suit pas les troupes au front et reste en Allemagne. Arrêté par les Alliés, transmis aux autorités françaises, il est condamné à quinze ans de réclusion. Libéré en 1951 pour raison de santé, il meurt en 1955

PAUL PIGNARD-BERTHET

André Doutart retrouve dans cette division Charlemagne Paul Pignard-Berthet, qu'il avait connu en 1932, lorsqu'il était élève au Prytanée de la Flèche.

Pignard-Berthet a quitté le Prytanée en juillet 1937, après un échec à la première partie du baccalauréat, en fin de classe de première. Son comportement ne lui permet pas de rester dans l'établissement. Grâce au colonel Cordier, délégué des anciens élèves de La Flèche, qui nous avait permis de connaître en détail le parcours scolaire de Doutart, on sait qu'il faisait partie de « ces élèves qui, à l'époque, avaient des comportements de bagarreurs, comparés aux attitudes urbaines des camarades parisiens qu'ils retrouvaient à l'École militaire de Paris. »

Pignard-Berthet a un parcours de guerrier plus brillant que celui de Doutart. Il devient membre du Service d'ordre légionnaire (SOL), organisation politique et paramilitaire de choc du régime de Vichy, puis il s'engage dans la Milice française.

Il s'engage dans la Waffen-SS, le 18 octobre 1943, avec une dizaine d'autres cadres miliciens. Ses motivations sont communes à la plupart des volontaires de la *Sturmbrigade* (brigade d'assaut) :

- sauver l'Europe du bolchevisme,
- attiré de l'ordre social régnant en Allemagne.

Il fait partie de la promotion d'élèves officiers français à Bad Tölz, dont il sort *Untersturmführer* (sous-lieutenant).

En janvier 1945, il est envoyé deux semaines à Wildeflecken, pour superviser la formation d'une section d'aspirants officiers.

De retour à Greifenberg, on le charge de limoger les volontaires au moral défaillant. La compagnie passe rapidement de quatre cent cinquante à deux cent cinquante hommes. Il prend la tête de cette compagnie qui arrive à Kôrlin pour compléter les rangs de la division Charlemagne.

La compagnie de Pignard-Berthet est mise à la disposition du général Krukenberg, qui le charge d'une mission ayant pour but de secourir des unités allemandes en difficulté. Elle est capturée par des partisans polonais, le 10 mars 1945, au sud-ouest de Kôrlin. Durant cette mission, la plupart des hommes seront dispersés ou tués.

Pignard-Berthet est interné dans divers camps soviétiques, dont celui de Tambov, avant d'être rapatrié vers l'ouest, en octobre 1945. Il est ramené en France en juin 1946. Arrêté, il est condamné, en septembre 1946, à cinq ans de travaux forcés, commués à trois ans. Il est libéré à la mi-octobre 1948.

On retrouve Paul Pignard-Berthet, très actif, dans les cercles de vétérans et de la TK 18/33. Il écrit aussi dans le journal nationaliste *Militant* sous le nom de Paul Viti. Dans certains livres il est désigné sous le pseudonyme de « Pignard-Berthaz ».

Il décède le 24 mai 2010.

Doutart n'évoque jamais cette activité de Pignard-Berthet après la guerre, dans les rangs du cercle des vétérans. Peut-être que celui-ci se souvenait de la réalité des exploits guerriers de Doutart, son ancien camarade du Prytanée militaire de La Flèche... et ne souhaitait pas entretenir de relations.

HENRI-JOSEPH FENET

On a évoqué le rôle d'Henri-Joseph Fenet dans l'évacuation des troupes de Poméranie. Cet

exploit lui valut l'obtention de la croix de fer de première classe et une promotion au grade de *Hauptsturmführer* (capitaine).

Henri-Joseph Fenet est un personnage. Il est né le 11 juin 1919 à Ceyzériat dans l'Ain. Quand la guerre est déclarée, il quitte sa Khâgne du lycée Henri IV pour s'engager. Après Saint-Maixent, il rejoint en tant qu'aspirant la 3e division d'infanterie coloniale. Lors de la campagne de France en 1940, deux fois blessé, il se voit décerner la croix de guerre. Démobilisé, à l'automne 1942, il rejoint le Service d'ordre légionnaire, puis la Milice française.

En octobre 1943, Joseph Darnand le désigne pour devenir l'un des cadres de la première brigade de la *Franz-SS-Freiwilligen-Sturmbrigade Nr.8*. Passé par Sennheim, puis par Bad Tölz (l'école d'élèves-officiers de la SS), il en ressort avec le grade de *Obersturmführer* (équivalent de lieutenant).

En mars 1944, il combat avec sa compagnie dans les Carpates contre les partisans communistes, en tant que commandant de compagnie SS.

En juillet 1944, avec son bataillon, dont il commande la 3e compagnie, il est en Galicie. Blessé, il y reçoit la croix de fer de deuxième classe. Rétabli, il rejoint la *33. Waffen-Grenadier-Division der SS « Charlemagne »*, en formation à Wildflecken. Il prend le commandement du 1er bataillon du régiment 57.

Après les combats du début de l'année 1945 en Poméranie, les restes de la division sont réorganisée en deux bataillons. Fenet obtient le commandement du bataillon de combattants, car on a constitué un bataillon de travailleurs comprenant les éléments désireux de cesser le combat. Ce n'est plus la Waffen-SS, arrogante de fierté...

En avril 1945, il est à la tête d'un bataillon Charlemagne réduit à 300 volontaires décidés à poursuivre le combat contre les troupes d'assaut de l'armée soviétique. Fenet prend la route de Berlin. En fait, il est intégré aux restes de la division SS-Nordland de l'inspecteur général Krukenberg.

Après dix jours de combats acharnés, ils se rendent le 2 mai. Fenet a mené sa troupe jusqu'à la capitulation de Berlin. Avant sa reddition, blessé, il a obtenu pour son courage la croix de chevalier de la croix de fer.

Comme la plupart des SS français survivants, ils se rendent aux Forces britanniques, qui les remettent ensuite aux Soviétiques. Libéré, habillé en civil, il rejoint la France, sans se faire arrêter aux postes de contrôle des zones d'occupation militaire américaine et britannique, établies dès juin 1945 en Allemagne occidentale.

Il est toutefois arrêté à Valenciennes, en septembre 1945, trahi par son tatouage sur le bras, qu'il portait en tant qu'ancien SS.

Il est incarcéré à la Maison d'arrêt de Bourg-en-Bresse. Il passe ensuite en jugement et il est lourdement condamné, à vingt ans de travaux forcés pour trahison et intelligence avec l'ennemi. Il est finalement relâché en 1949.

En 1952, il crée une société d'accessoires automobiles. À partir de 1970, c'est l'époque où les médias s'intéressent à ces combattants, que l'on pare des plus grandes vertus guerrières. Ses aventures d'ancien officier SS, qu'il est prêt à raconter dans le détail, notamment les derniers combats à Berlin, intéressent de nombreux journalistes. Il écrit un livre sur ce sujet.

Sa notoriété atteint l'Allemagne et il est invité à participer à des rencontres avec d'anciens officiers de la SS. Il prononce un discours, en allemand, en 1958, à une réunion d'anciens membres des unités combattantes.

Plus surprenant, en tant qu'ancien officier SS, il est assimilé à un citoyen allemand, et touche une retraite d'ancien combattant, versée par les autorités fédérales allemandes.

Atteint de la maladie d'Alzheimer, il meurt à Paris le 14 septembre 2002.

LA RETRAITE ET LE RETOUR À PARIS

LA RETRAITE

A Stettin, Doutart gère bien sa carrière de combattant : le manque de médecins et d'infirmiers lui permet d'être affecté au service de santé compte tenu de son année d'étudiant en pharmacie.

Sa compagnie est ensuite envoyée en Thuringe puis rejoint le camp de Wildflecken, où est rassemblée en un régiment, une partie des rescapés des combats contre les Russes.

L'évacuation de la division Charlemagne du camp de Wildflecken est décidée le 29 mars 1945, pour échapper aux Américains, et le régiment de Waffen-SS français prend la route sous le commandement d'un officier suisse, Ostubaf Hersche. C'est la retraite, et le passage vers le nord étant coupé, ils doivent obliquer vers le sud où ils s'efforcent d'échapper à l'avance des unités blindées américaines. André Doutart « fait partie d'un groupe que Hersche tenait à avoir avec lui », m'écrit-il. Ils se déplacent maintenant à pied, en colonne et par groupes de neuf. André Doutart, définitivement affecté au service de santé, se déplace en queue de colonne avec son ami Schmidt, un Parisien licencié d'anglais, "infirmier" de circonstance comme lui. Ils sont souvent mitraillés par les avions alliés, et doivent se réfugier dans les fossés.

Un jour, le médecin-chef leur annonce : « Les Américains arrivent ! ». Au terme d'une longue marche, ils arrivent dans un village où Schmidt et lui décident de quitter la colonne et sont hébergés dans une ferme. C'est la désertion.

LE RETOUR A PARIS

La fille de la ferme leur annonce au bout de quelques jours que les Américains sont arrivés. Ils décident de ne pas se rendre mais de se mettre en civil ; Doutart endosse son survêtement noir de SS d'où il retire l'écusson cousu sur la poitrine (un rond blanc dans lequel figurent les deux lettres SS). Ils se présentent aux Américains comme deux Français évadés du STO, sans papiers. Les Américains écoutent du jazz qu'André Doutart identifie aussitôt : Bennie Goodman, Harry James,... Peut-on imaginer un SS en mesure de réaliser aussi brillamment un tel "Blindfold test" ? Les Américains leur établissent un laissez-passer qui leur permettra de rejoindre Francfort par camion et ensuite de prendre le train pour Paris où ils arrivent fin avril 1945.

Arrivé à Paris, André Doutart retrouve Laurence D. qui se démène et obtient de "vrais faux papiers", confectionnés par la police française, grâce à Pierre Bousquet, ancien *obersturmführer* SS (lieutenant). André Doutart ["Louis Morland"] s'installe dans un hôtel à Joinville-le-Pont.

Au début du mois de mai 1945, il rencontre à Paris Pierre Bousquet qui fait état d'un voyage à Prague à l'occasion duquel il a appris que les listes des Waffen-SS français ont été détruites.

Il peut donc reprendre sa véritable identité d'André Doutart.

Il estime qu'il peut se considérer désormais comme ancien déporté du travail. Il va entreprendre des démarches et entrer au Ministère des Prisonniers et Déportés, 82 avenue Foch, à Paris. Pour un ancien Waffen-SS, c'est une reconversion réussie...

Il va pourtant quitter le ministère et exercer un emploi de contrôleur de cinéma.

Mais il est rattrapé par la gendarmerie de Quesnoy-sur-Airaines, qui signale à la préfecture de police de Paris, son passage en tenue de milicien, en mai 1944.

L'ARRESTATION, LE PROCÈS

L'ARRESTATION

André Doutart est arrêté le 19 décembre 1945 à son domicile, 71, bd Barbès, à Paris, 18e. Il est emprisonné à Fresnes, où il retrouve Lucien Rebatet, qu'il avait connu à l'occasion de l'article de ce dernier dans *Je suis partout*. Il occupe la cellule 348 et Rebatet la 358.

Les inspecteurs notent qu'il est marié, sans enfant, et exerce la profession de contrôleur de cinéma [il pointe les billets d'entrée]. Ils précisent dans leur rapport « qu'il est arrêté ce jour en vertu d'une note émanant de l'IG des services de la Préfecture de police n°104, en date du 7 novembre 1945, le signalant comme ayant appartenu à la "Milice Marcel Déat". » Il nie avoir appartenu à la milice de Déat, mais reconnaît avoir été employé au Commissariat général aux questions juives. Requis par le STO, à la fin du mois de mai 1944, il a travaillé à Berlin où il a connu un nommé Schmidt qui serait actuellement professeur au lycée de Bourges. [Il était avec lui à la Waffen SS, et dans sa compagnie, lors de sa désertion].

Doutard déclare qu'il a été rapatrié en France au mois d'avril 1945 au titre de travailleur déporté. En outre, il déclare avoir perdu ses papiers au mois d'avril 1944, avant de partir en Allemagne, et n'avoir pas fait de déclaration de perte à la Préfecture de police.

Mais on en arrive au plus important : L'ambassade de France à Prague a transmis à la préfecture de police de Paris une fiche signalant qu'il s'est engagé dans les Waffen-SS, le 1er juin 1944, à Berlin, sous le matricule n° 14.428.

Cette date du 1er juin 1944, figurant sur la fiche de l'ambassade, est très importante car elle est celle que Doutart donne, dans un premier temps, de son arrivée à Berlin.

Doutart nie tout et déclare : « Je suis entré au Commissariat aux Questions juives, rue des Petits Pères, en 1943, en qualité de rédacteur, au statut des personnes. J'ai reçu ma feuille pour le STO à cet endroit. Pour me soustraire à cette obligation j'ai pensé à aller me réfugier à Quesnoy-sur-Airaines [où vivent sa mère et son frère], mais je suis rentré à Paris deux ou trois jours plus tard et en arrivant j'ai été arrêté par les Allemands comme réfractaire et emmené en Allemagne à Berlin où j'ai été employé en qualité de pharmacien à Berlin-Steiglitz. Étant en Allemagne, je n'ai fait aucune politique. Pendant mon séjour en Allemagne j'ai été en relation avec Mr Schmidt qui était professeur au lycée de Bourges et qui pourrait donner tous renseignements sur mon activité en Allemagne. Je suis rentré d'Allemagne en qualité de déporté du STO fin avril 1945. »

Lors d'un nouvel interrogatoire, on lui fait remarquer : « Si vous n'avez jamais fait de politique en Allemagne, comment expliquez-vous que votre état-civil exact soit mentionné dans notre service, sur une fiche vous signalant comme ayant contracté un engagement à la Waffen-SS et que je vous présente de nouveau ? ». Doutart répond : « je ne m'explique pas comment mon état-civil a pu être relevé, je n'ai jamais signé de fiche d'incorporation pour un organisme quelconque. »

Question : Où étiez-vous le 1er juin 1944 ? Doutart : « Le 1er juin 1944 j'étais à Berlin où je venais d'arriver. » Doutart mesure à quel point, la coïncidence entre la date qu'il a donnée, de son arrivée à Berlin, et celle de son engagement dans les Waffen-SS, communiquée par l'ambassade de France, pose problème. A l'occasion d'un nouvel interrogatoire, le 26 janvier 1946, par le lieutenant Missoffe, il tient à préciser « qu'il est arrivé à Berlin le 2 juin 1944 et non le 1er, comme je l'ai déclaré précédemment. »

Comment les enquêteurs ont-ils pu accepter une présentation d'une telle confusion ? On est en droit de s'interroger...

Il ajoute : « Aux environs du 15 mai j'ai reçu ma fiche de départ en Allemagne. Je me suis rendu au Bureau du travail pour le STO, au Quai d'Orsay, le 31 mai, d'où l'on m'a fait partir le soir même pour Berlin où je ne suis arrivé que le 2 juin J'ai été de suite employé comme préparateur dans une pharmacie à Berlin, où je suis resté jusqu'au 1er avril 1945. A cette date après avoir perçu mon traitement mensuel, comme les circonstances et les conditions de vie étaient de plus en plus impossibles, je suis parti avec un de mes camarades Mr Schmidt, dont j'ai déjà parlé, en direction de l'Ouest et c'est ainsi que le 15 avril 1945 nous avons été recueillis par les Américains. J'affirme n'avoir jamais appartenu à la Waffen-SS et n'avoir eu aucun contact avec cet organisme. J'ai revu à Berlin M. Antoine Blondin, demeurant quai Voltaire à Paris qui pourrait témoigner pour moi ».

LE TEMOIGNAGE D'ANTOINE BLONDIN

L'audition d'Antoine Blondin a lieu le 9 octobre 1946

« J'ai connu Doutart à Forges les Eaux. [...] Je n'étais pas dans la même classe et je le connaissais pour avoir discuté littérature pendant les temps libres. Par la suite j'ai su que Doutart devait habiter Bd Richard Lenoir en particulier avec une de ses amies Melle Laurence D. qui était étudiante en pharmacie. À cette époque j'ai rencontré Doutart peut-être cinq ou six fois, en particulier sur le bd St Michel. Il était étudiant en pharmacie et a dû remplir les fonctions de maître d'internat au lycée Voltaire. En juin 1943 j'ai vu Doutart pour la dernière fois avant mon départ en Allemagne comme STO. Il m'a dit que de toutes façons il s'arrangerait pour ne pas aller travailler en Allemagne, qu'au besoin il se rendrait malade.

Alors que je me trouvais au sud de Vienne à l'usine Semperit, j'ai reçu une lettre de Doutart qui avait dû avoir mon adresse par un camarade ; il me disait qu'il était potard dans une pharmacie à Berlin-Steiglitz - cela peut dater d'un an environ après mon départ en Allemagne c'est-à-dire de juin 1944, environ.

Quelques jours après, ayant droit à 6 jours de permission, je suis passé à Berlin où je suis allé voir Doutart. A l'époque Doutart arrivait de France et il était travailleur civil dans une pharmacie. C'est la dernière fois que j'ai vu Doutart ; cela a duré peut-être une heure.

Il n'a jamais été question entre nous de politique, autant que je me souviens, Doutart a eu quelques réflexions contre les mesures prises par les Allemands, dans le courant de notre conversation, mais nous n'avons jamais parlé politique. Toute sa manière de vivre semblait, en tout cas, en contradiction avec les théories autoritaires. Je n'ai jamais su que Doutart avait appartenu à la Waffen-SS ou à la milice de Déat »

Le faux témoignage d'Antoine Blondin sera déterminant, son audition semble avoir été décisive dans l'appréciation des juges.

LE TEMOIGNAGE DE LAURENCE D.

Dans une lettre datée du 29 mars 1946, adressée de Fresnes au lieutenant, juge d'instruction du Tribunal militaire, Doutart demande l'audition de Melle D.. Elle est entendue le 24 juin 1946, à la Gendarmerie de St Ouen, où elle habite et exerce la profession de pharmacienne. Elle prête le serment de dire toute la vérité rien que la vérité. Son témoignage va dans le même sens que celui d'Antoine Blondin.

« Je suis âgée de 24 ans, j'exerce la profession de pharmacienne à St Ouen, je demeure av Michelet à St Ouen. :

« Le Lycée Fénelon auquel j'appartenais a été réplé à Forges-les-Eaux en octobre 1939. [...] Nous avons suivi les mêmes cours dans cette ville du mois d'octobre 1939 à fin mai 1940. Ce jeune homme était très intelligent et s'occupait surtout de poésie et de musique. Je ne lui connaissais aucune activité politique.

Quelques mois avant la Libération, j'ai rencontré Doutart à la Sorbonne. Au cours de la conversation, il m'a fait connaître qu'il avait reçu une convocation pour aller travailler en Allemagne au titre du STO. Cette convocation était normale car il avait dû obtenir un sursis en qualité d'étudiant.

A son retour d'Allemagne j'ai revu Doutart qui m'a dit qu'il avait travaillé dans une pharmacie durant son séjour en Allemagne.

Je ne connais aucun autre renseignement sur l'activité politique de Doutart et je suis surprise qu'il soit inculpé d'intelligence avec l'ennemi car jamais je n'ai entendu prononcer de sa part de propos anti-français. »

On mesure l'importance des dépositions d'Antoine Blondin et de Mme F. née Laurence D.

Inculpé de tentative d'intelligence avec une puissance étrangère ou leurs agents, son procès se déroule le 6 novembre 1946, à Paris, à la caserne Reuilly, séance du 2e Tribunal militaire permanent. André Doutart est acquitté. Jugement N° 914/1553.

Il faut noter l'absence des "attendus" du jugement dans le dossier, ainsi que l'arrêté. Simple mention « acquittement » sur la couverture du dossier.

ANTOINE BLONDIN

Il paraît utile de présenter plus longuement Antoine Blondin, apparu très tôt dans notre récit, dans le cadre de la scolarité de Doutart, dans ses relations avec lui pendant la guerre, et son rôle dans son acquittement. Le témoignage de Blondin a été déterminant : Doutart n'a pu s'engager le 1er juin 1944 dans les Waffen-SS puisqu'à la suite d'un échange de courriers, Blondin est venu le voir à Berlin à la fin du mois de juillet 1944, lorsque lui-même était en Autriche dans le cadre du STO. Blondin est conscient de faire un faux témoignage.

Blondin accorde beaucoup d'importance aux relations d'amitié et il a de la mémoire. Lorsque Doutart était employé au Commissariat général aux questions juives, en 1943, Blondin lui demanda d'intervenir en faveur de la fille d'un ami, arrêtée pour avoir collé des affiches favorables à la Résistance sur les murs de Paris.

Blondin part de son plein gré pour le STO ; il est affecté en Autriche, dans une usine de caoutchouc synthétique. Son séjour en Autriche lui inspirera son premier roman, *L'Europe buissonnière*, qui lui vaudra le prix des Deux Magots. Il en revient le 22 mai 1945 et se manifeste tôt par son adhésion à la rhétorique de l'extrême-droite.

On a beaucoup glosé sur la "frivolité" d'Antoine Blondin. L'écrivain journaliste Christian Autier parle de sa « fausse frivolité, cette bouée des âmes tristes ». Le 7 juin 2021, Pierre Veilletet titrait un article dans Sud Ouest : « Il y a 30 ans, la mort d'Antoine Blondin : la frivolité

profonde. » On ne peut s'empêcher de penser au titre d'un journal inédit et introuvable d'André Doutart "Le SS frivole"...

Sur le plan politique et littéraire, Blondin, dans l'après-guerre, fait partie du trio baptisé Les Hussards dans la revue *Les Temps modernes* de Jean-Paul Sartre. Avec Roger Nimier et Jacques Laurent, ils représentent un jeune groupe littéraire "fasciste", rejoint par Michel Déon, en décembre 1962, après la mort de Nimier, l'auteur du *Hussard bleu*, en 1950.

Ils vont constituer à la Libération un courant littéraire qui va s'opposer avec brio à la littérature de l'engagement, au courant sartrien et au communisme très puissant dans ces années d'après-guerre. Ils prônent le retour au romanesque. La sensibilité droitière est très affirmée et comble Doutart.

Blondin est un personnage d'une autre envergure que celle d'André Doutart, et c'est précisément la raison pour laquelle il multipliera les occasions de le rencontrer. Son admiration est totale. Il peut se présenter lui-même comme ancien de la *33e Waffen-Grenadier-Division de la SS Charlemagne*. Comment pourrait-il ne pas être fasciné par Blondin, laudateur du collaborationniste Pierre Brasillach ? Doutart me parle encore avec une grande émotion de l'étincelante plaidoirie de Blondin lors de son procès. Ce milieu littéraire des Hussards le fascine et son plaisir sera d'y retrouver Kléber Haedens, écrivain, présent aux côtés d'Hugues Panassié, au Hot Club de France.

On retrouve Blondin au côté de Doutart, à *Rivarol*, et dans d'autres journaux d'extrême-droite. Il se liera d'amitié avec François Mitterrand, qu'il accompagnera dans des meetings politiques, et pour lequel il votera à plusieurs reprises. Il n'est pas pour autant installé à gauche car le "frivole" ne fait que passer...

DOUTART ET LES ANCIENS WAFFEN-SS

LE MAGAZINE HISTORIKA

Après son acquittement, André Doutart exerce différents emplois : enseignant dans des collèges privés, puis dans l'administration de l'Education nationale, dans les années 1960, lorsque se multiplient les constructions de collèges d'enseignement secondaire.

Il adhère au Cercle de descendants et amis de vétérans français du Front de l'Est (1941-1945).



Ces anciens combattants de la SS française sont membres de la « T.K.18.33 » rattachée à l'association des anciens SS allemands, dont le siège est en Allemagne.

Le Cercle dispose sur le net d'un magazine *HISTORIKA*, qui se présente comme « Le forum des volontaires français sous l'uniforme feldgrau », en coopération avec le site division-charlemagne.net.



Le directeur de la publication est Thibault Brunet, avec lequel j'ai eu plusieurs contacts, notamment à propos de "Le SS frivole", journal inédit et introuvable d'André Doutart. Très aimablement, il s'est proposé de m'aider à reconstituer la carrière de Waffen-SS de Doutart, dont on retrouve assez souvent le nom dans le forum.

Ce forum permet aux anciens de la Waffen-SS d'entretenir des relations continues, très fraternelles.

Les vœux de 2015, sont l'occasion de rappeler longuement que l'on n'oublie pas.

« Depuis les vœux 2011, nous avons marqué chaque année le 70e anniversaire des étapes de la tourmente qu'ont connu nos Pères, à partir de 1941, par leur engagement dans la croisade sur le front de l'Est.

Il y aura 70 ans cette année, que nos aïeux ont été considérés non seulement comme des soldats vaincus, mais plus encore comme des traîtres frappés du terrible et emblématique "Article 75".

Nos pères ont été fidèles jusqu'au bout, malgré certaines déconvenues, sans reniement, dans l'honneur. Perdant souvent tout ou partie de leurs biens, de leurs droits civiques, parfois leurs dernières illusions sur leur ancien monde vétuste. Mais très peu seront reniés par leur famille proche et ils reconstruiront leur vie, sans transmettre d'animosité à leurs enfants, mais la foi dans les valeurs qui ont fait notre vieille France. C'est en cela aussi qu'ils sont magnifiques, car ils purgeront leur peine, certains d'entre eux fusillés, pour être finalement amnistiés en 1950.

Malgré eux, ce fut aussi toute leur famille qu'ils entraînaient souvent dans leurs

nouvelles vicissitudes pénales. Certains descendants se rebelleront, d'autres resteront sourds par déni. Et d'autres encore, de bonne race, sensibles aux vertus, souffriront pour ce père glorieux qui ne reniera jamais son pays. Mais c'est cela aussi, savoir assumer sans forfanterie sa famille, ses amis, son pays.

On revient souvent sur ce que sont devenus les anciens SS. Après leur défaite et leur capture, la plupart des survivants sont rentrés en France. Après les tribunaux de fortune de l'été 1944, qui les avaient condamnés à mort, ils ont été jugés généralement fin 1945, début 1946 et, en majorité, condamnés à deux ou trois années d'internement. Les mineurs au moment de leur engagement et les moins de 21 ans, rejoindront le camp du Struthof, en Alsace.

La suite fut plus éprouvante pour ceux qui furent internés dans les différents camps de prisonniers soviétiques, pour être finalement regroupés dans l'emblématique camp de Tambov.

Certains resteront en Allemagne quelques années, de nombreux autres rejoindront la Légion étrangère. D'autres encore rejoindront l'Italie, l'Espagne, et beaucoup l'Amérique latine.

Quelques individualités rejoindront une confrérie religieuse ou prononceront parfois leurs vœux au sein d'un Ordre.

La majorité des survivants devait être libérée en 1948 et 1949 et une minorité le sera après 1950.

CHRISTIAN DE LA MAZIERE

Doutart aura des relations continues avec Christian de la Mazière, ancien officier Waffen SS de la division "Charlemagne". Écrivain et journaliste.

Fils d'un officier supérieur de la cavalerie de Saumur, il s'engage dans l'armée en 1939 et y est maintenu jusqu'en 1942. Il collabore ensuite au Pays Libre, dirigé par Pierre Clementi, et s'engage dans la Waffen-SS en 1944. Officier de la division « Charlemagne », il est fait prisonnier par les troupes polonaises en Poméranie. Rapatrié en France, il est condamné à cinq ans de prison en 1946, il est gracié en 1948.

Il raconte ses expériences dans le film *Le chagrin et la pitié*, de Marcel Ophüls, diffusé en 1969 et dans ses livres *Le Rêveur casqué* et *le Rêveur blessé*, publiés chez Robert Laffont. Le premier, notamment, eut un grand succès.

Doutart est allé voir le film deux fois. « Dans la salle, à la vue de Christian de la Mazière, les femmes s'exclamaient "Ce qu'il est beau !", mais lorsqu'elles ont compris que c'était un ancien SS : Oh ! ».

Ses succès féminins étaient connus du grand public, notamment sa liaison avec la chanteuse Dalida.

DES RELATIONS AVEC LES ANCIENS WAFFEN-SS

Doutart entretint des relations continues avec d'anciens Waffen-SS.

Il tient à insister sur la qualité des relations entre les anciens combattants. Il m'écrit, le 21 août 2004 : « Plusieurs années après la guerre, des combattants de l'Afrika Corps et leurs adversaires anglais se réunissaient en Afrique. Des "Marines" ont invité aux États-Unis plusieurs anciens SS, pour leur demander conseils. Et vous avez pu voir combien ils s'étaient inspirés d'eux pour leur tenue : les Réversibles et autres. »

Lors de notre conversation téléphonique du 21 août 2004, nous évoquons les personnalités

qui ont servi dans les Waffen-SS. Il me dit : « Jean-Marie Balestre, dirigeant des sports automobiles, tout le monde sait qu'il a été SS. » (voir Annexe).

- « Tout le monde ne sait pas que vous avez été SS. Panassié le sait-il ? »

- « Oui, et il ne m'en a jamais fait le reproche. Au contraire ! Quel malheur que ne soyez pas venu à bout des soviétiques, qui avaient interdit le jazz, qui fusillaient les musiciens de jazz. »

Tous ces anciens de la Charlemagne sont attachés au rappel de l'événement du 8 mai 1945, où douze Waffen-SS français sont fusillés par d'autres soldats français, appartenant à la 2ème DB du général Leclerc. L'affaire se passe non loin de Bad Reichenhall, une bourgade bavaroise. Doutart m'écrit, le 21 août 2004 : « J'ai été très étonné de voir que vous n'étiez pas au courant des crimes de guerre de Leclerc. Ils sont relatés avec photos et témoignages, dans tous les livres de Jean Mabire, Gilbert Gilles, André Bayle, etc. » [Voir ci-dessous le détail, dans son article de *Rivarol*].

Dans la même lettre, il évoque le cas du Villeurbannais Mickaël Tronchon, alias Phineas, qui, le 5 août 2004, a tenté de décapiter à la hache un homme d'origine maghrébine. Il décide de se livrer à la police, il fait le salut hitlérien et déclare : « Nous sommes la 2ème armée d'Hitler. Lyon va devenir le terrain de chasse des loups d'Hitler. »

Ce Phineas s'en prend dans la nuit du 8 août au cimetière juif où il profane 65 tombes sur lesquelles il inscrit des croix gammées et celtiques et les mots « Adolf Hitler ». C'est une référence qui met évidemment Doutart hors de lui. Pour Doutart, L'animosité a disparu depuis longtemps. Il faut avoir une bien triste mentalité et une méchanceté incrustée pour, comme Mgr Lustiger, proclamer que c'est un complot mondial et fasciste qui a conduit ce Phineas à agresser des Maghrébins parce qu'il détestait les Juifs, à profaner leur cimetière et dessiner des croix finlandaises sur leurs tombes [Doutart ne parle jamais de croix gammées...]. Inscrire le nom du chancelier de l'époque [Hitler...] est aussi stupide que si les monarchistes actuels écrivaient "François Ier" sur les murs ! »

LA NEGATION DE L'ANTISEMITISME NAZI

J'avais remarqué, dès notre première rencontre, qu'André Doutart parlait toujours du « chancelier Hitler », du « président Laval » et, comme Drieu la Rochelle, du « socialisme national », précisant qu'il s'agit « d'établir un socialisme national exempt des tares du vieux nationalisme et du vieux socialisme. » Mais c'est à l'occasion d'une conversation téléphonique qu'il m'a confié, son admiration pour Adolf Hitler.

Dans une lettre du 21 août 2004, il expose longuement sa contestation de l'antisémitisme des nazis :

« Puisqu'on est en plein Jeux Olympiques, je vous rappelle aussi qu'en 1936, le président du Comité d'organisation des J.O. de Berlin était Theodor Lewald, juif lui-même, qui a passé toute la guerre en Allemagne. Les champions de lutte furent des juifs allemands, que Hitler reçut à la chancellerie et leur serra la main. Jesse Owens fut l'athlète le plus populaire auprès du public germanique. Il noua une profonde amitié avec son adversaire allemand, Lutz Long, et revint souvent le voir en Allemagne, où il ne subissait pas le racisme comme aux États-Unis. La cérémonie de la tradition de la flamme olympique reliant la ville grecque d'Olympe au pays où se tiennent les compétitions a été fondée par Hitler et continue depuis 1936 ; elle n'existait pas auparavant. Le salut hitlérien en 1936 ? Non ! Le salut olympique, bras haut levé, était le même que celui que l'on faisait, dans les années 30, à La Flèche, lorsque l'on était tête nue pour saluer un officier, alors que le salut hitlérien se fait à l'horizontale, à la hauteur des yeux, comme on le voit sur les photos ; il suffit de regarder. »

LES ARTICLES D'ANDRE DOUTART DANS "RIVAROL"

Un article "Pleine page" d'André Doutart paraît dans le *Rivarol* du 22 mai 1975, intitulé : « TRENTE ANS APRÈS ». Il analyse le livre de Jean Mabire, *Mourir à Berlin* (Fayard), et reprend d'abord l'événement de Bad Reichenhall, évoqué plus haut :

« Douze volontaires [Waffen-SS] venaient d'être internés avec des prisonniers allemands dans une caserne de Bad Reichenhall, par les Américains.

En apprenant que les gaullistes de Leclerc allaient relever les Américains, les douze hommes, désarmés s'évadent, mais sont encerclés par deux compagnies de la 2e D.B. et arrêtés. Leclerc en personne, lui-même, vient leurs reprocher d'être vêtus d'un uniforme allemand.

Le vôtre est bien américain, rétorquent les captifs avec une logique imparable.

Quelle insolence ! dit Leclerc, Fusillez-moi tout ça !

Nous sommes le 8 mai 1945, la guerre est terminée, les combats ont cessé. Mais, ce jour-là, sur ordre de Leclerc, les douze Français sont fusillés sans même un simulacre de jugement, par groupes de quatre. Il faudra attendre trois jours que les corps des suppliciés, laissés sur place, soient enterrés par des soldats américains. »

Il évoque ensuite la présence en Poméranie de la division Charlemagne : « La division Charlemagne se réduit aux effectifs d'un régiment, prêt à résister sur l'Oder, ultime ligne de résistance ; la foi en la victoire reste inébranlable.

A la Poméranie hivernale succède, dans la deuxième quinzaine d'avril, le Mecklembourg ensoleillé. Puis ils se dirigent vers le réduit alpin pour y former le dernier carré au cas où le chef du IIIe Reich quitterait la Chancellerie pour Berchtesgaden.

Le 24 avril 1945, un ordre est accueilli avec la volonté de faire honneur à la mission qu'il contient : « Engagement immédiat de la Division Charlemagne à Berlin, en utilisant toutes les possibilités de transport. Se présenter à la Chancellerie du Reich. »

Doutart ne fera pas partie de cette nouvelle et dernière opération. On l'a vu, son régiment avait pris la route du sud, sous le commandement d'un officier suisse, Ostubaf Hersche. C'était la retraite et, pour lui, la désertion.

Doutart poursuit son récit :

« Par une nuit tiède de printemps, c'est l'arrivée dans Berlin, aux trois-quarts investi dans la tenaille d'acier de Konlev et de Joukov, avec leurs 22.000 canons.

Le 26 avril, le périmètre de défense de Berlin se rétrécit d'heure en heure. À l'aube du 28 avril, le combat devient celui de la dernière digue devant le Bunker, et le 29 avril « une rage sombre remplace la joie brutale des jours précédents. Les SS français tiennent toujours dans le ministère de la Sécurité pour la défense d'un bunker qui n'est plus qu'un tombeau.

Un destin exceptionnel s'achève dans une tragédie semblant être née du génie de Shakespeare et de Wagner. Le dernier carré des Waffen-SS aura lutté jusqu'au bout, pour sa foi et son idéal européen. »

André Doutart avait tenu à me faire parvenir cet article marquant la fin d'une épopée, à laquelle il n'avait qu'en petite partie participé.

André Doutart a fait l'objet d'un article de Jonathan Preda, paru sur internet le 9 juin 2015, à propos d'un de ses articles, paru dans *Rivarol* : « Entre histoire romancée et histoire héroïque

: le front de l'Est dans les romans à succès de Jean Mabire ».

« L'accueil le plus marqué et le plus chaleureux se trouve dans les colonnes du Rivarol, hebdomadaire lu dans de larges cercles d'extrême droite. Les comptes rendus dithyrambiques d'un certain André Doutart avalisent les principales thématiques mabiriennes. Les volontaires Waffen SS luttent bien pour une Europe unie et socialiste, pour une mystique lumineuse dans une armée internationale. Bien mieux que les pâles révolutionnaires d'aujourd'hui, eux étaient de vrais « contestataires de la société plouto-démocratique de leur époque. » Sans oublier la transformation vers l'homme nouveau : « Insensiblement s'opérait la métamorphose ». La conclusion est sans surprise : « ce récit de Jean Mabire devrait avoir pour suite logique la réhabilitation de ces combattants, qui, jusqu'au bout, restèrent fidèles à leur serment. » Le promoteur de la trilogie [les trois romans de Mabire] en direction d'un vaste public droitier est d'autant plus qualifié dans cette situation de passeur qu'il s'agit certainement là d'un ancien de la division Charlemagne, avalisant les croyances devenues réalité sous la plume de Mabire. »

Sans être catégorique, Jonathan Prada évoque le passé de Waffen-SS de Doutart.

LE JAZZ

LA FORMATION AU SIEGE DU H.C.F.

Nous l'avons vu, c'est au lycée Faidherbe, à Lille, qu'André Doutart découvre le jazz. C'est un événement, qui va entraîner une véritable passion pour cette musique « négro-judéo-anglo-saxonne », honnie des nazis.

Dès 1940, alors qu'il commence des études supérieures, le jazz constitue l'essentiel de son temps, au détriment de ses études. Il passe des heures à écouter au n° 14 de la rue Chaptal, à Paris, siège du Hot Club de France, les 3 000 disques de la collection de Charles Delaunay, secrétaire général de l'association. Il assiste à tous les concerts de jazz à Paris ; il ira même à Bordeaux en juillet 1942, voyageant avec les musiciens parisiens, pour assister au Festival de jazz organisé par le Hot Club de Bordeaux, et est encore présent, le lendemain, pour le Festival d'Arcachon.

Il est connu et apprécié des musiciens. Il assiste, assis dans l'escalier du pavillon, aux répétitions des musiciens professionnels et amateurs, dans la cave du Hot Club. Très ouvert, chaleureux, enthousiaste, lorsqu'il parle de jazz, il entretient de très bonnes relations avec les nombreux amateurs qui fréquentent le 14 de la rue Chaptal, notamment avec Boris Vian.

Il est présent salle Gaveau dès le premier grand concert des débuts de l'Occupation le 19 décembre 1940 : « Le Festival de jazz français ». (Voir annexe p. 5)

Il ne manquera ensuite aucun des concerts du Hot Club à l'École normale de musique de la rue Cardinet. Il ne pratique pas d'instrument, mais se fait remarquer lors des séances de "Blind Test", très à la mode à cette époque dans toutes les sections du Hot Club de France. Il s'agit de reconnaître les musiciens d'un disque à son audition. Comme les amateurs, il fréquente les magasins des nombreux disquaires parisiens, où on trouve encore, sous l'Occupation, des disques de jazz, comme il ne manquera pas de le rappeler souvent.

LE HOT CLUB DE FRANCE

Lorsqu'il sort de prison, en novembre 1946, André Doutart reprend contact avec le jazz. Il va prendre une place de plus en plus importante au sein du Hot Club de France, notamment auprès du président Hugues Panassié, dont il devient un de ses fidèles. A la sortie de la guerre, Panassié domine de sa forte personnalité le jazz en France, à commencer par le Hot Club qu'il préside depuis sa fondation en 1932. Son livre *Le Jazz Hot* reste l'ouvrage de référence, et son séjour aux États-Unis, entre octobre 1938 et février 1939, a encore renforcé sa notoriété et son autorité sur les membres de l'association, dont certains vont constituer un cercle d'inconditionnels. Doutart, qui en fait partie, est subjugué par la personnalité et la science jazzistique d'Hugues Panassié, et celui-ci apprécie chez le jeune amateur le côté fonceur, pugnace, n'hésitant pas, comme lui, à recourir à l'insulte pour manifester son mépris de l'adversaire.

Par ailleurs, Panassié avait tout pour séduire Doutart : anticommunisme forcené, mépris affiché pour le suffrage universel, pour une église catholique romaine dévoyée. Le rapprochement va se développer lors de la scission à l'intérieur du Hot Club de France : Hugues Panassié élimine Charles Delaunay, secrétaire général de l'association, à l'occasion d'une Assemblée générale devenue historique, le 2 octobre 1947. On assiste maintenant à une opposition entre les tenants du jazz traditionnel regroupés derrière le président, Hugues Panassié, et les partisans du Be-Bop – nouveau style arrivé des États-Unis –, emmenés par Charles Delaunay, propriétaire et rédacteur en chef de la revue "Jazz Hot". Les attaques, notamment du côté de Panassié, seront parfois très vives. Les partisans du Be-Bop, emmenés par Boris Vian, choisissant la réplique par l'humour. On a parlé, par dérision, de « figures moisiaes » pour qualifier les tenants du jazz traditionnel et de « raisins aigres » pour les amateurs du Be-Bop. Grâce à Charles Delaunay, ceux-ci disposent de "Jazz Hot" pour répondre aux attaques, ce qui leur vaut d'être qualifiés par leurs adversaires de « jazzoteux », ou « zazoteux ».

André Doutart s'avère très efficace dans cette confrontation, et Panassié, seul maître à bord, favorise sa progression à l'intérieur du Bureau de l'association. Il devient secrétaire général adjoint, lors de l'Assemblée générale du Hot Club de France du 25 septembre 1949, qui a lieu au nouveau domicile de Panassié à Fontainebleau. Hugues Panassié a compris que son éloignement de la capitale, c'est-à-dire des amateurs et des musiciens, ce que ne manquent pas de rappeler ses adversaires, le plaçait en situation de faiblesse. Il a donc décidé de s'installer à Fontainebleau, dans l'hôtel du Tambour, où il restera de 1948 à 1950. Il y reçoit le petit cercle des intimes à l'occasion de week-ends très animés qu'André Doutart a décrits dans un article du Bulletin du Hot Club de France.

Le Parisien du 10 mars 1972 a évoqué ces soirées mémorables, en rappelant d'abord l'ancienneté du Hot Club local : « La cité impériale a vécu de grandes heures sur le rythme du jazz entre 1947 et les années 1980. Après la guerre, c'est la création en 1947 du premier Hot Club, qui organise cette année-là, une Grande Nuit bleue, avec en vedette le mythique trompettiste et chanteur Boris Vian. Quelques mois plus tard, le bouillonnement du jazz à Fontainebleau connaît un essor fulgurant avec l'arrivée du chantre du jazz de l'époque, grand producteur de disques et critique, Hugues Panassié, créateur du Hot Club de France. Il s'installe dans l'hôtel du Tambour. Là, tout ce qui compte de pointures de jazz de l'époque vont faire les belles nuits de cet hôtel particulier : Boris Vian, Louis Armsrong, Tadd Dameron, Claude Bolling et des dizaines d'autres. »

Boris Vian, qui était journaliste à *Combat*, écrit dans l'édition du 27 juin 1948, un article qu'il intitule Galettes bleues : « Je vous signale la nuit du 3 juillet organisée par le Hot Club de Fontainebleau. Des jam-sessions auront lieu toute la nuit ; quelques noms : Diéval, Luter, Forenbach, etc. Entrée très abordable : deux cents francs, je crois. Réclame absolument non payée. »

Nous l'avons évoqué, c'est à Fontainebleau qu'André Doutart est nommé au poste de secrétaire général adjoint. Il sera régulièrement réélu et ne quittera le Comité directeur qu'en 2002, pour raison de santé.

André Doutart fait dans le Bulletin du Hot club de France des critiques de disques remarquées et très appréciées. Dans le Bulletin d'octobre 1996, sa longue analyse du Grand Prix du disque 1996, du Tuxedo Big Band, est de grande qualité. Chaque plage est passée en revue ; la référence à Jimmie Lunceford est très bien présentée : comparaison des solistes, par instrument, indication des tempos choisis pour chaque morceau.

Dans le Bulletin de juin 2000, excellente analyse du jeu du pianiste Olivier Lancelot : « Le pianiste Olivier Lancelot, par la subtilité du phrasé et le sens du stride, rejoint le premier rang des pianistes à solide main gauche survenus ces dernières années. Éléance et raffinement se mêlent aux nuances de son toucher dans *Sheik of Araby*, *Muskrat Ramble* où son swing sur un surprenant tempo du genre rumba, se termine dans un climat faisant penser à Willie Smith "Le Lion". »

ANDRÉ DOUTART A LA POINTE DU COMBAT

En 1948, au moment où se déclenche l'affrontement entre partisans de Panassié et ceux de Delaunay, c'est André Doutart, véritable bras armé du président, qui répond à André Hodeir, à la suite de la publication du livre de ce dernier : *Hommes et problèmes du jazz*, dont la dernière partie est consacrée à une critique acerbe de Panassié. André Doutart réplique à celui que Hugues Panassié appelle le « Pédant Zazotteux », et jouant sur le titre, intitule son pamphlet : « André Hodeir n'a pas compris les hommes et n'a pas su résoudre les problèmes du jazz » .

ANDRÉ HODEIR
N'A PAS COMPRIS LES HOMMES
ET N'A PAS SU RÉSOUDRE
LES PROBLÈMES DU JAZZ
par ANDRÉ DOUTART

Doutart, qui n'est pas musicien, prend une initiative risquée. André Hodeir, musicien et musicologue réputé, a multiplié les premiers prix au Conservatoire national de Paris. Mais, incontestablement, les connaissances en matière de jazz de Doutart sont très grandes. Il a écouté une multitude de disques de jazz et a toujours sous la main la monumentale discographie de Walter Bruyninckx et celle de Brian Rust. Il s'est fait très tôt remarquer dans les séances de "Blind Test".

D'entrée, il attaque : « André Hodeir a réuni une sélection d'articles publiés auparavant. Le seul chapitre inédit est celui où, avec la lourdeur d'une matraque, le pédant cacographe tente d'éreinter Panassié. »

Doutart attaque sur ce qui est son domaine : le disque et l'identification des musiciens. Il passe en revue les critiques d'Hodeir et les contredit souvent avec une certaine rigueur, notamment à propos du clarinettiste Jimmie Noone.

Doutart termine son long article par une allusion à Einstein qu'Hodeir juge : « l'esprit le plus prestigieux de ce temps ». Doutart se déchaîne « Pour terminer Hodeir appelle Einstein à la rescousse. De sources multiples, on sait maintenant que ce charlatan est un être répugnant. Ce pourceau atomique est en outre, le plus monstrueux des criminels de guerre, aveuglé par une haine imbécile et représente le pire despotisme.

Je pense avoir donné une idée de la perfidie de ce pire nématode [insecte ravageur des plantes]. Quand Panassié attaque, il fonce droit devant lui, avec une férocité joyeuse qui fait penser à Léon Daudet. Hodeir, lui, n'est que venimeux, avec une méchanceté triste.

On comprend que ce saltimbanque soit vert de rage en dénombant la vaste audience de Panassié. Comme laudateurs, Hodeir n'a trouvé que les va-nu-pieds qui sévissent dans l'étang moderne. [Allusion à la revue *Les Temps modernes* de Sartre.] »

L'achat du pamphlet de Doutart va être recommandé chaque mois aux lecteurs du Bulletin du Hot Club de France.

Hodeir se contentera d'opposer le mépris, mais c'est Boris Vian, qui connaît bien Doutart, qui se chargera de lui répondre, dans sa "Revue de presse" du *Jazz Hot*, de décembre 1954.

« En dernière heure, voici un factum de mon bon petit camarade Doutart, contre Hodeir ; mais quels singuliers arguments, cher Doutart ! Et quels acolytes ! Rebatet, Léon Daudet... On croirait lire l'A.F. d'avant-guerre (avec la virulence en moins) ! Cher André, quand on engueule Einstein pour justifier Panassié, les lecteurs les moins intelligents ne peuvent penser qu'une chose : c'est que Doutart est tombé sur la tête. Et les "va-nu-pieds" de "l'étang moderne" ! Pitié, Doutart ! Faut pas être khon comme ça ! C'est un étang où vous allez vous néyer, mon bon ! Au fait, Doutart, avez-vous lu Einstein ? Non, sans doute... alors n'en parlez point, et achetez-le. Je serais Panassié, un petit pamphlet de ce genre me gênerait fort. (Et, chose étrange, il faut bien finir par l'avouer, JE SUIS PANASSIÉ. Ça c'est la surprise que je vous ménageais depuis dix ans.) Or, je vais vous dire une chose je suis capable de me défendre moi-même. Et mieux que ça. Je vous embrasse , mon bon. »

CONFERENCE DU 23 JANVIER 1995, A L'ARBUCI

André Doutart m'a communiqué l'intégrale du manuscrit de la conférence qu'il fit, le 23 janvier 1995, à la brasserie L'Arbuci, 29 rue de Buci, à Paris IV, destinée aux membres du Hot Club de France. J'avais évoqué cette conférence le 30 avril 2003, pour le Hot Club du Havre, à l'occasion d'une présentation du jazz sous l'Occupation. Jacques Pécheux, président du Hot Club de France s'était déplacé de Paris et avait manifesté le souhait qu'elle soit présentée dans les différentes sections locales de l'association, en commençant par le Hot Club de Paris. J'avais donné mon accord, mais je fus ensuite appelé par un membre du bureau national qui m'expliqua que le sujet couvrait une période sur laquelle il ne semblait pas souhaitable de revenir sous l'égide du Hot Club de France...

La conférence de l'Arbuci ne portait pas de titre, mais était consacrée à démontrer que, contrairement aux idées reçues, l'Allemagne fut terre de jazz depuis l'après première guerre mondiale et, sans discontinuer, jusqu'à la fin de la dernière guerre, y compris dans les pays occupés.

Je lui ai répondu longuement, à propos de cette conférence, comme je vais l'évoquer. S'il fait des choix d'appréciation discutables, si des erreurs [parfois volontaires] sont à relever, il connaît manifestement le sujet, et tient à le montrer. Les 16 volumes de la Discographie du musicologue belge William Bruyninckx, *70 years of Recorded Jazz (1917-1987)* trônent dans son salon. C'est en connaissance de cause qu'il a choisi cette présentation que nous allons décrire en détails. Celui qui fut membre du parti collaborationniste R.N.P., admirateur de l'Allemagne nazie, employé au Commissariat général aux questions juives, Waffen-SS de la division Charlemagne, se délecte à énumérer les concerts de jazz dans des salles bondées de spectateurs, les enregistrements, les jazzmen des orchestres des dancings, les disques de jazz américain que l'on peut trouver à Paris, le succès du Tsigane Django Reinhardt...

Il ne diffuse pas de musique, mais entre dans les détails des enregistrements, disque par disque, minutieusement. Tout est daté, les musiciens énumérés par instrument. Cela donne une

présentation fastidieuse pour les spectateurs. Mais il projette quelques affiches de différents concerts.

Il utilise, à juste titre, les nombreux éléments dont on dispose sur le jazz en Allemagne, grâce à Dietrich Schulz-Köhn, fondateur du premier Hot Club allemand, à Koenigsberg, en 1934, lorsqu'il était étudiant. Professionnellement, il était le représentant des disques Brunswick, annexe de Deutsche Grammophon A.-G, pour l'Allemagne. Il assurait la diffusion des disques anglais et américains de la firme.

André Doutart commence sa présentation en rappelant que : « Comme tous les autres pays d'Europe, l'Allemagne a eu, après la première guerre, la visite de nombreux orchestres américains de couleur, comme Noble Sissle, Tommy Ladnier, Sam Wooding,.. »

Il tient à préciser que : « les enregistrements américains étaient édités par la firme allemande Lindström, qui sortait les matrices Okeh, et la firme Elektrola, firme vassale de His Master's Voice, publiait Duke Ellington. »

Et il en arrive à ce qui est l'essentiel de sa présentation : « Avec l'avènement du socialisme national le jazz continuait à être joué dans les cafés, les dancings, et des musiciens américains jouaient à Berlin. Le jazz n'était pas interdit, les meilleurs disques américains paraissaient, non seulement en Lindström et Elektrola, mais également en Cristal et Telefunken. », ce qui est exact.

Il peut même ajouter : « En 1935 [le nazisme est en place, depuis 1933], Brunswick publiait des suppléments mensuels pour le répertoire anglo-américain, avec des notices biographiques sur les grands musiciens de jazz. Il paraissait en Allemagne autant de disques de jazz qu'en France. » Il ajoute : « Je possède deux interprétations du Quintette du HCF en Elektrola, l'équivalent allemand de Gramophone – U.S.M. »

Utilisant les informations de Dietrich Schulz-Köhn, il indique que « Au Sherbini's, dans la Umlandstrasse, le trombone noir américain Herb Flemming jouait depuis le 4 juillet 1936. ». Et il ajoute – ce qui reste à prouver – : « Le 14 février 1936, les services du Dr Goebbels lui accordèrent un permis de travail permanent. Au cours d'une réception à la chancellerie du Reich, en 1936, il chanta devant le chancelier Hitler. »

Ce que Doutart ne mentionne pas, ce sont les raisons qui ont permis la diffusion du jazz pendant les XI^e Jeux olympiques, qui se déroulent à Berlin du 1^{er} au 16 août 1936. Les règles fondamentales de la Charte olympique sont claires : « Aucune discrimination n'est admise à l'égard d'un pays ou d'une personne pour des raisons de sexe, raciales, religieuses, politiques ou autres. » Les Juifs, tout comme les Noirs, pourront y participer. Aussi bien pendant la période de préparation que pendant les Jeux, antisémitisme et racisme vont donc devoir marquer une pause.

À la fin de l'année 1935, le pianiste Peter Kreuder s'offre le luxe d'enregistrer à Berlin quelques standards américains pour Telefunken : *Lullaby of Broadway* et *The Japanese Sandman* en octobre, *Whispering* en novembre.

1936, l'année des Jeux, est marquée par un certain nombre d'événements jazzistiques. Dietrich Schulz-Köhn est chargé par Deutsche Grammophon A.-G. de l'édition des disques Brunswick qui paraissent chaque mois, et assure à ce titre la rédaction des notices critiques correspondantes. Il va y associer trois concerts dans la grande salle de music-hall de Berlin, le Delphi-Palast, les 20 janvier, 5 mars et 2 avril 1936.

Le régime nazi est installé depuis trois ans et les programmes de ces concerts ne laissent de surprendre. Dietrich Schulz-Köhn, représentant pour l'Allemagne et l'Autriche de la Brunswick-Schallplatten-Abend, propose à chacune de ces séances quinze enregistrements de jazz. André Doutart est très fier de disposer des programmes détaillés de ces concerts, dont il a bien voulu me faire profiter.

Le concert du 20 janvier 1936 fait la part belle à Duke Ellington avec *Happy As The Is Long* après la version de Fletcher Henderson. Et, bien entendu l'inévitable *Solitude*... Mais les Anglais ne sont pas oubliés, très appréciés des Allemands, notamment la grande formation de Bert Ambrose : *Stars Over Devon*.(annexe p.15)

Dietrich Schülz a présenté le concert du 5 mars par thème (annexe p.16), en commençant par le “Swing” ; nous sommes en pleine période... *Tidal Wave*, par Fletcher Henderson, *Limehouse Blues* par Stephane Grappelly.

Il passe ensuite aux instrumentistes : Le guitariste Eddie Lang, *Feeling My Way*, et le pianiste Teddy Wilson, *On Treasure Island*.

Au concert du 2 avril 1936, on écoute notamment *Hot And Anxious*, par Don Redman ; *Everybody Shuffle*, par Bennie Carter ; *Limehouse Blues*, par Fletcher Henderson. Mais aussi *Saint Louis Blues*, par Stephane Grappelly... (voir annexe p. 13)

La maison Telefunken, s’engouffrant dans la pause des Jeux, poursuit sa série d’enregistrements de jazz par des musiciens allemands, en particulier des standards américains : *Broadway Rhythm* et *You are my Lucky Star* par le Peter Kreuder mit seinem Orchester (mars 1936) ; *Solitude*, *Easy to Love* et *Begin the Beguine* par le Tanz-Sinfonie Orchester (mars et avril 1937).

Et surtout, Doutart est fier de pouvoir dire que Peter Kreuder et son orchestre enregistrent en novembre 1937, à Berlin, *Caravan*, comme tous les orchestres de jazz d’Europe (disque Telefunken A2369).

Il ajoute : « Un pianiste belge revenant de Berlin, écrivait en 1937, dans la revue belge *Jazz* : “À Berlin, le jazz se porte bien” ».

Point fort de sa démonstration, Doutart écrit : « En 1939, on aurait pu croire qu’avec la guerre le jazz serait proscrit en Allemagne. Il n’en fut rien. Les musiciens continuèrent à jouer pour les troupes ou à la radio, comme Glenn Miller ou Artie Shaw le firent pour les armées yankees. »

Doutart est à l’aise pour multiplier les nombreuses affirmations du jazz interdit en France :

« *Un jour, Pierre Bouteiller a dit à la radio que pendant la guerre, si l’on voulait écouter du jazz, il fallait se calfeutrer chez soi et garder les volets clos.* » Il cite ensuite l’homme de lettres Jean-Louis Bory, qui déclarait sur *France Inter*, le 14 avril 1979 : « *En 1945, je me suis complètement libéré, j’ai pu entendre In The Mood.* » Il aurait suffi à cet homme complexé d’entrer chez n’importe quel disquaire et il aurait trouvé pour 20 frs de l’époque *In The Mood* par Glenn Miller, enregistré en juillet 1939, et publié à Paris au début de 1940. »

Tout ceci est exact !

Et Doutart peut ajouter, à juste titre, « qu’Henri Bernard, disquaire rue de l’Odéon, a vendu des disques de jazz américain pendant toute la guerre. »

Il énumère ensuite, avec la plus grande précision, les nombreux concerts de Jazz à Paris et en Belgique pendant toute l’Occupation, sans oublier les “Matinées Swing” du 67 rue Pierre Charron.

Il ne laisse pas passer, affichette à l’appui, le cas du concert du 17 janvier 1943, à L’École nationale de musique, avec Harry Cooper et quatre musiciens noirs. « Le succès fut tel qu’il fallut prévoir un second concert, le 14 février. » (voir annexe p. 2)

Sa proximité avec Hugues Panassié lui permet d’entrer en détail sur la conférence que celui-ci fit, le 18 mai 1944, au Théâtre des Fleurs : « Il a vu des tas d’officiers allemands dans la salle. Dans sa conférence, il dénonça le préjugé de races qui sévissait aux États-Unis contre les Noirs. Il fut heureusement surpris d’apprendre que les Allemands avaient trouvé ça très bien. »

Il en arrive à l’évocation de l’orchestre de propagande de Goebbels : le Charly Orchestra, composé de musiciens allemands, italiens, hollandais et belges. Il jouait dans une émission appelée “Germany Calling” destinée aux Anglo-Américains, dans un style Artie Shaw, Gene Krupa et Tommy Dorsey. Leur répertoire était constitué de standards de jazz : *Saint-Louis Blues*, *Stormy Weather*,... Et Doutart ajoute : « avec des phrases de propagande habilement injectées dans les paroles des chansons. Les émissions ont commencé en novembre 1940 et se

poursuivirent jusqu'au 5 avril 1945. Doutart tient à affirmer que « Les droits d'auteur pour Cole Porter, Irving Berlin, etc. étaient scrupuleusement versés aux États-Unis par l'intermédiaire de la Suisse. À ce propos, voir annexe p. 12.

Le 6 avril 1945, les Allemands détruisent leurs installations pour qu'elles ne tombent pas aux mains de l'ennemi. » On se doute que Doutart n'allait pas parler des "Forces alliées"...

Il dresse ensuite un bilan flatteur du jazz à Paris sous l'Occupation : « Paris, il y eut pendant quatre ans, plus de 100 concerts, la plupart dans des grandes salles : 3 000 places à Pleyel ou au Châtelet, sans compter les thés-concerts, les cabarets, le cirque Medrano, etc. Et les tournées en France, en Afrique du Nord, en Belgique et en Allemagne.

Quand Daniel Gélin déclare : « Pendant la guerre, le jazz prit la clandestinité. Il fallait le chercher dans des bistrotts cachés ou dans des caves. Il s'y ajoutait l'attrait du fruit défendu. » Cet homme est un menteur.

Doutart exploite la déception des amateurs de jazz, après la Libération : « Certains pensent qu'après le 29 août 1944, sous le gouvernement de Gaulle, le jazz allait surgir davantage, les émissions couler à grands flots, à la radio. » Il n'y a qu'à puiser dans la circulaire du HCF de janvier 1945 : « Le jazz est vraiment bien bas et rien ne semble vouloir le sauver. Au cours du mois de décembre 1944, une seule émission fut faite par un orchestre de jazz. Avec le Bulletin de février 1945 (voir annexe p. 18), il évoque l'interdiction de la danse, ce qui a eu pour conséquence immédiate le licenciement de la plupart des orchestres de jazz, et les protestations véhémentes de musiciens comme Alix Combelle et Aimé Barelli. Il projette l'article « Pourquoi n'entendons-nous pas de bons programmes de jazz à la radio ? » et la réponse du directeur des programmes à la lettre du musicien Hubert Rostaing « Le nouveau public auquel nous voulons nous adresser davantage n'est pas très friand de ce genre de musique. ». Et Doutart reproduit une réflexion du journaliste, en la modifiant comme il l'entend : « Du temps des Allemands, il y avait une dizaine d'émissions de jazz par semaine. Vous verrez que bientôt, le jazz sera éliminé des auteurs français, et nous serons enfin libérés du jazz, ce haïssable produit du génie germanique. ».

Il cite avec grand plaisir un article du Bulletin du HCF d'avril 1945, intitulé « La Radio française CONTRE le jazz.

Le jazz avait une place importante dans les programmes de Radio Paris [radio contrôlée par l'occupant]. Hugues Panassié présentait régulièrement des émissions à la Radiodiffusion nationale et les orchestres s'y faisaient régulièrement entendre... » Et dans le Bulletin d'octobre 1945, on peut lire que « Le jazz a été complètement aboli des programmes ».

Même si sa présentation mérite des critiques, André Doutart connaît la question, et il termine en fanfare avec l'interdiction de la publication du disque *Echos Of France*, enregistré à Londres par Django Reinhardt et Stéphane Grappelli, une improvisation sur *La Marseillaise*. « On a récupéré le morceau grâce à l'habileté d'un ingénieur du son, et Grappelli a pu raconter dans ses Mémoires : Nous avons joué cette *Marseillaise* avec tout notre cœur. Les pseudo-patriotes qui nous ont blâmés auraient dû réagir comme nous, avec leur cœur, et non pas invoquer des principes ineptes. »

Il semble qu'une assez grande partie de l'auditoire ne fut pas convaincue par la démonstration d'André Doutart, certains choqués par son enthousiasme à propos du jazz en pays teuton. L'épouse d'un spectateur me confirma que son mari contesta sa présentation.

LES RELATIONS ANDRÉ DOUTART – BORIS VIAN

Boris Vian et André Doutart se connaissaient depuis les débuts de l'Occupation. Tous deux fréquentaient le siège du Hot Club, au 14 de la rue Chaptal, à Paris, et s'appréciaient. Ils font

davantage connaissance à l'occasion du premier Salon international du jazz, qui se tient à Paris du 1er au 5 décembre 1950. Doutart rencontrera plusieurs fois Boris à son domicile, 8, boulevard de Clichy, à Paris, et lui demandera, sans succès, de préfacer le roman policier d'un ami. Leurs relations cordiales se poursuivront malgré les nouvelles conditions liées à l'opposition entre le clan Panassié, auquel appartient Doutart, et les amateurs qui ont choisi de soutenir Charles Delaunay, après son exclusion du Bureau du Hot Club de France. Pourtant, au moment des affrontements, dans les années 1947-1950, les échanges entre les deux camps, par revue ou pamphlet interposés, ne manquaient pas d'ardeur... Il est vrai que le ton de Boris, à l'égard de Doutart, dans sa revue de presse, était teinté d'une certaine bienveillance, dans un contexte d'hostilités déclarées.

Sur un ton courtois, Boris Vian va réagir à l'occasion d'un article de Doutart, sur le *Dictionnaire du jazz*, d'Hugues Panassié.

« A tout seigneur tout honneur, laissons la parole à la presse française et plus précisément à notre bon ami André Doutart.

Voici le passage final de l'article où André Doutart présente le Dictionnaire du jazz d'Hugues Panassié, œuvre importante puisqu'elle vous dispensera, comme vous allez le voir, de lire les quinze autres ouvrages du maître.

“C'est un livre de base, d'une gigantesque envergure, qui renferme TOUT, dont chaque page est admirable, et qui n'a peut-être pas d'équivalent dans aucune autre activité humaine.”

Et hop ! tout le reste au bûcher ! Diderot, D'Alembert et Cie visaient certes beaucoup moins haut ! Quant aux misérables auteurs de la Bible, ils ont écrit de simples paraphrases de Nous Deux.”

Voilà comment des sectateurs trop zélés fon du tort au Maître. »

Le 21 août 2004, Doutart m'appelle très tard le soir. Il est très énervé et je sens qu'il a envie de discuter longuement, Il me confirme qu'il nie l'existence des chambres à gaz : « Un groupe de (?) avait déclaré, à Paris, qu'ils se réunissaient pour établir comment étaient assassinés, enfin comment étaient tués par les chambres à gaz, et de quelle manière les (?) étaient tués par les Allemands. Ils avaient annoncé qu'ils ne se sépareraient que lorsqu'ils auraient apporté les preuves ; il y a plus de vingt ans. Depuis qu'ils cherchent, ils n'ont rien trouvé. Surtout avec un pays paperassier comme était l'Allemagne, qu'il n'y ait même plus une facture, une photo, un schéma, c'est quelque chose d'in vraisemblable. »

Il enchaîne : « J'ai toujours été antimilitariste, c'est pour cela que j'ai été ami avec Boris Vian.

On évoque ensuite les raisons de son choix de la Waffen-SS. « J'ai toujours été antimilitariste, c'est pour cela que j'ai été ami avec Boris Vian. Je lui ai fait remarquer, à propos de la chanson « Le déserteur », qu'il y avait confusion entre déserteur et insoumis. Boris en a convenu, mais qu'il ne pouvait changer le titre car la chanson était partie, c'était enregistré.

Plusieurs fois j'avais évoqué avec Boris le tatouage des SS. Ils étaient tous tatoués. C'était simplement sous le bras gauche, un très léger tatouage indiquant les groupes sanguins. »

Je pose la question : « Vous l'avez eu, vous, ce tatouage ? ». Ma question le gêne. « Attendez que je finisse ». Il poursuit : « C'était “A” ou “B”, ou un petit cercle, si c'était “0”. Et c'était tout. Et non pas, comme on l'a raconté « Vive Hitler » ou « Hitler, pout la vie »... Il affirme : Boris m'a dit que « C'était quelque chose de très intelligent, on devrait le faire en temps de paix. »

Je reviens à la charge :

- « Donc, vous, vous l'avez eu ! ».

- « Non, j'ai été dispensé, mais cela c'est une autre chose. »

- « Ah oui, vous en aviez été dispensé ; vous ne l'aviez pas souhaité quoi ! »

- « Non ! Je n'ai rien souhaité du tout. Quand on va là-bas, on obéit, on ne souhaite pas »
Cela n'ira pas plus loin... Mais Doutart était un malin. Il gèrera de façon très prudente, loin des combats, son séjour dans les Waffens-SS.

LES RELATIONS AVEC LES MUSICIENS JUIFS ET NOIRS

J'ai déjà évoqué brièvement la question. C'est le paradoxe du personnage, au panthéon insolite : Adolf Hitler et Louis Armstrong.

Il entretient d'excellentes relations avec la clarinettiste juif Mezz Mezzrow. Il m'écrit le 21 août 2004 : « Je garde ce qu'il m'écrivit de sa main : "More people like you should make this a better world to live". Aux obsèques de Mezz, son fils, photographe en banlieue, n'était pas arrivé, et il ne pouvait reconnaître le corps de Mezz, obligation lorsqu'on fait basculer le corps pour la crémation. C'est moi qui l'ai regardé disparaître, à sa place, les larmes aux yeux. »

A l'occasion des festivals d'été, sur la Côte d'azur, il passe des soirées avec Pierre et Marie-Té Voran et un batteur noir américain. Il m'écrit : « je suis allé aux obsèques de tous les musiciens noirs américains : Arthur Briggs, Memphis Slim, Joe Turner.. »

Très à l'aise, lorsque je reviens souvent, sur ce paradoxe.

HUGUES PANASSIE : UNE ADMIRATION SANS BORNE

Hugues Panassié est décédé le 8 décembre 1974 à Montauban. À l'occasion de ses obsèques, le saxophoniste Bernard Bassié, qui fut mon partenaire dans l'orchestre du casino de Fécamp, tint à lui rendre hommage, musicalement.

Président du Hot Club de France jusqu'à sa mort, il demeure la référence pour tout un groupe d'amateurs de jazz. Le site officiel de l'association comporte sa photo et la mission du Hot Club de France : « défense et promotion du jazz authentique ».

Le Hot Club décida de lui rendre hommage et de lui consacrer un numéro. Il fit appel aux témoignages de cinq adhérents, dont André Doutart. De façon méthodique, celui-ci reprit avec précision les différents domaines où Hugues fut un précurseur et apporta tout son savoir : pionnier de la critique, premier historien du jazz, organisateur d'enregistrements nouveaux, initiateur du "revival", premier critique honoré par les grands jazzmen, inventeur de la discographie critique, créateur du Festival, primordial pédagogue du jazz.

Il conclut : « Bien des amis de Hugues ont raconté sous forme de souvenirs, de récits, d'anecdotes les détails de cette histoire. Elle fut si intense parce que Hugues Panassié possédait deux qualités en apparence opposée, mais également fructueuses : l'enthousiasme et la rigueur. »

UNE FIN DE VIE DANS LA SOLITUDE

Le 8

octobre 2008, Bernard Brosse, membre du Hot Club de Paris, rend hommage à André Doutart dans le Forum du Site officiel du HCF, en titrant :

ANDRÉ DOUTART S'EN EST ALLÉ

« Discrètement et solitaire, l'un des plus anciens, des plus fidèles, l'un des plus érudits dans d'innombrables domaines, un gardien du jazz authentique, un homme de culture, André Doutart

nous a quittés. Et, nous pleurons l'homme de cœur, l'homme actif, le polémiste, l'ancien Secrétaire Général du Hot Club de France, le Trésorier, mais aussi l'un des plus fidèles amis d'Hugues Panassié et de Madeleine Gautier.

Décédé seul le 10 septembre 2008, à son domicile parisien, rue Compans, Paris XIXe, il a été inhumé le 6 octobre comme il l'avait voulu, sans cérémonie, dans l'intimité la plus stricte. Paraplégique depuis plusieurs années, il était âgé de 87 ans.

Les formalités administratives n'ont fait connaître qu'au dernier moment la date de l'inhumation, et seule une délégation symbolique du HCF Paris a pu être conviée à cet ultime hommage.

Nous garderons de lui le souvenir d'un homme courtois, discret, d'excellent conseil, d'un homme plein d'humour aussi qui écrivait, dans un style élégant et précis, sur une musique à laquelle il avait consacré l'essentiel de son temps. »

CONCLUSION

André Doutart, qui occupe à juste titre une place importante dans ma thèse, est un personnage hors du commun.

J'ai considéré qu'il méritait un livre dans lequel j'ai pu reconstituer sa vie, de sa naissance à Genève, à son décès, à Paris. L'exhaustivité est un élément utile dans une biographie, en ce sens qu'elle permet parfois d'éclairer le comportement déroutant du personnage, comme la scolarité chaotique de Doutart, dès ses débuts, au Prytanée militaire de La Flèche. C'est dans cet établissement qu'il fait la connaissance de Paul Pignard-Berthet, autre élève exclu du Prytanée, qu'il retrouve Waffen-SS, dans la division Charlemagne.

Quel personnage ! Ce sincère ami des Noirs et des Juifs, était un passionné de jazz, cette musique honnie des nazis. On a vu que, conscient de l'impossibilité de me convaincre de la cohérence de ses choix, il revient sans cesse à la charge et maintient son admiration pour les Waffen-SS et le « Chancelier » Adolf Hitler.

C'est le lot du biographe, d'essayer de traduire tous les aspects, parfois contradictoires, en un portrait de son "héros", présentant une certaine cohérence. C'est ce que j'ai tenté de faire...

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

Dossier d'André Doutart, engagement Waffen-SS, Dépôt central d'archives de la justice militaire, Le Blanc (36300).

Le Centre des Archives diplomatiques du Quai d'Orsay ne dispose d'aucun document concernant André Doutart, pas plus que Centre des Archives diplomatiques de Nantes.

Prytanée militaire national de La Flèche, dossier scolaire d'André Doutart.

Il faut évidemment citer le Mémoire de maîtrise d'histoire de Jean-François CERA, sur *Les raisons de l'engagement des volontaires français sous l'uniforme allemand (juillet 1941 – mai 1945)*. Ce mémoire a été présenté et soutenu à la faculté de Nice le 4 novembre 1992. Mention Très bien ; directeur de recherche M. Ralph SCHOR, professeur d'histoire contemporaine à Nice.

BIBLIOGRAPHIE

Les livres consacrés aux Waffen – SS sont très nombreux, car il y a un lectorat abondant, constitué surtout par le grand public, sensible à l'allure du « rêveur casqué », pour reprendre le titre de l'ouvrage de l'un d'entre eux, Christian de La Mazière, paru chez Robert Laffont, après son témoignage remarqué dans le film de Marcel Ophuls *Le Chagrin et la Pitié*. Nous avons décidé de ne citer que le livre

Maurrassien de formation, jeune journaliste dans un organe collaborationniste, il s'engagea en juin 1944 dans la division SS Charlemagne. Il s'engage sachant la guerre perdue pour l'Allemagne. Son livre est agréable à lire, d'une langue truculente. Il a fait l'admiration de Doutart, mais comme je l'ai fait remarquer à celui-ci, ses conclusions ne sont pas les mêmes que les siennes : « la guerre est hideuse, les fanatismes sont meurtriers. »

En ce qui concerne les historiens, on retiendra surtout le livre de Jean-Luc Leleu, *La WAFFEN – SS – Soldats politiques en guerre*, paru en 2007, aux éditions Perrin. Ingénieur de recherche au C.N.R.S., il propose une étude objective et exhaustive, dans ce très gros volume. Il pose bien le problème dans son introduction : « La “Waffen – SS”. L'abondante bibliographie consacrée au sujet témoigne de la puissance évocatrice qu'il suscite. Et chacun pense connaître la Waffen – SS. »

Comme il est apparu, au cours de cette étude, en ce qui concerne André Doutard, le choix se limite aux auteurs qui rappellent les exploits et la détermination, sans faille, de ces guerriers, engagés dans la lutte contre le bolchevisme : Gilbert Gilles, André Bayle et Jean Mabire. On a vu que le livre de ce dernier *Mourir à Berlin* a fait l'objet d'un long article de Doutart dans *Rivarol*.

MABIRE, Jean, LA BRIGADE FRANKREICH – L'ultime combat des SS français, Paris, Éd. Grancher, 1996.

MABIRE, Jean, *Mourir à Berlin*, Paris, Fayard, 1975.

Citons à part le livre de l'Américain Robert Forbes, *Pour l'Europe – Les volontaires français de la Waffen – SS*, Helion & Company, 2005 ; ce n'est pas l'ouvrage d'un historien, mais sans excès.

En ce qui concerne les productions d'André Doutart, lui-même, il faut citer :

DOUTART, André, « Réponse aux faux prophètes du jazz », *La Revue du jazz*, N° 11, mars-avril 1950, en réponse à un article de Jazz Hot, intitulé « Catéchisme du Saint-Père Hugues Ier »

DOUTART, André, « André Hodeir n'a pas compris les hommes et n'a pas su résoudre les problèmes du jazz », Bulletin du Hot Club de France, 1955. En réponse au livre de Hodeir, Hommes et Problèmes du Jazz, Paris, Éd. Au Portulan chez Flammarion, 1954.

DOUTART, André, Le SS frivole, journal, inédit, – introuvable –.

DOUTART, André, « TRENTE ANS APRÈS », Rivarol, 29/11/1954. Il analyse le livre de Jean Mabire, Mourir à Berlin.

DOUTART, André, « Hugues Panassié, l'inlassable précurseur », Bulletin du Hot Club de France, N° 431, décembre 1994.

DOUTART, André, Critique de « Siesta at the Fiesta », par le Tuxedo Big Band, Bulletin du Hot club de France, N° 451, octobre 1996.

DOUTART, André, « À propos du disque "Déjazz-Les Roses de Picardie", par Olivier Lancelot, Bulletin du Hot club de France, juin 2000.

Ajoutons

DOUTART, André, conférence du 23 janvier 1995 à l'Arbuci, 29, rue de Buci, Paris, 4ème arr. 19 pages manuscrites. Non publié.

RÉGNIER, Gérard, Jazz et société en France sous l'Occupation (1940-1944), thèse de doctorat d'histoire, Directeur Pascal Ory, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, janvier 2006, vol. 3 : « La campagne pro-allemande d'André Doutart à travers la légende du jazz interdit. », p. 566-582.

TOURNÈS, Ludovic, Jazz en France (1944-1963) : histoire d'une acculturation à l'époque contemporaine, thèse de doctorat d'histoire, Université Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 1997.

ANNEXES

DIMANCHE 17 JANVIER 1943, à 14 h. 15
A L'ÉCOLE NORMALE DE MUSIQUE
78, Rue Cardinet (Métro : VILLIERS - WAGRAM)

LE HOT CLUB DE FRANCE

PRÉSENTE LE CINQUIÈME CONCERT DU " **CYCLE 1942-43** "

AVEC

HARRY COOPER

ex-Soliste d'Ellington, Calloway, Wooding

DES **REVELATIONS SENSATIONELLES** AVEC

ROBERT MAVOUNZY

Clarinete et Alto Sax

SILVIO SIOBUD

Ténor Sax

FÉLIX VALVERT

Ténor Sax

ALBERT LIRVAT

Trombone

CLAUDE MARTIAL

LUCIEN GALLOPAIN

L. SIMOENS

et

A. MOLINETTI

Etant donné le nombre restreint de places, les membres sont invités à retirer sans tarder leurs billets au Siège du H. C. F., 14, Rue Chaptal

VEDETTES DES DISQUES



**PRIX DES PLACES
DE 25 A 60 FRANCS**

1944
MARDI
11
JANVIER
à 17 heures
et 20 h. 30
■ CINÉMA ■
"LE CELTIC"

AU PROFIT DES PRISONNIERS COLONIAUX
DU FRONT-STALAG 221

■
LE HOT CLUB DE RENNES

PRÉSENTE

**LE HOT CLUB COLONIAL
DE PARIS**

AU COURS DE

2 GALAS de _____
Musique de Jazz

GRAND ORCHESTRE

Direction : **FÉLIX VALVERT**

■
QUINTETTE & ORCHESTRE TYPIQUE

AVEC TOUTES LES VEDETTES NOIRES :
CHICO CHRISTOBAL - ROBERT MAVOUNZY
ANDRÉ SIOBUD - CLAUDE MARTIAL - ETC.,

PRIX DES PLACES :
de 15 à 50 francs

■
LOCATION :
- à partir du Mercredi 5 Janvier -
Cinéma "LE CELTIC" - RACINE, rue
Lafayette, et au **HOT CLUB DE**
RENNES, 17, rue St-Georges, Tél. 49-26
- de 18 h. 45 à 19 h. 45 -

C. E. B.

Le Cours de Danse BOISSIÈRE

— 37, Rue Boissière, 37 - 16^e —

vous invite à ses nouvelles Séances, qui auront lieu les :

Jeu-di et Sa-mé-di de 20 h. 30 à 25 h.

Sa-mé-di en ma-tinée de 15 h. à 18 h. 30

EDDIE BARCLAY et LEONARD

du Hot Club de France, vous y accueilleront

Tél Klé. 71-10

Métro : Boissière

BARCLAY'S CLUB

CLUB PRIVÉ - 8, RUE JEAN GOUJON, PARIS-8^e

Président d'Honneur :
ANDRÉ EKYAN

Organisateur-Président :
EDDIE BARCLAY

Carte de Membre N° Special

1944

Nom

Raymond Delorge

Adresse

av. d'Orsay N° 117

Le Président :

Le Titulaire :

PHOTO

F. Barclay

FESTIVAL DE JAZZ FRANÇAIS

Il est impossible, lorsqu'on parle de jazz français, de ne pas y associer le nom de Hot Club de France, car c'est à ses activités, qui remontent à près de dix ans, que l'on doit toutes les manifestations musicales qui ont pu être organisées en France, tandis qu'il ne cessait de présenter aux grands musiciens de jazz mondiaux il affirmait la classe internationale mais surtout universellement reconnue des musiciens français.

Après avoir veillé le ridicule préjugé qui consistait à croire à la seule valeur des musiciens étrangers, le Hot Club de France révéla au public de véritables talents français par d'innombrables concerts, émissions radiophoniques, enregistrements et manifestations de toutes sortes, et les aide surtout à affirmer leurs propres possibilités en leur donnant en même temps que la confiance en soi et les encouragements indispensables, l'occasion de se produire, d'émettre et d'enregistrer pour un public de connaisseurs.

Ce n'est pas sans orgueil qu'il considère maintenant la célèbre Quintette de Django Reinhardt, qui

ontent, qui se brillent si glorieusement à travers le monde entier le nom tant aimé du Hot Club de France.

Vous retrouverez cet étonnant ensemble ce soir dans la nouvelle formation avec le jeune clarinettiste Hubert Rostaing, Pierre Fouad à la batterie, Tony Rosin à la contrebasse, ainsi que Joseph et Django Reinhardt.

Un grand orchestre composé de toutes les vedettes consacrera l'épanouissement du Jazz français. Quelques instants seront réservés depuis les « jeunes vétérans » du jazz français Pierre Allier, Jacquemont Bruna et Christian Wagner jusqu'aux plus récentes révélations : Aimé Barrelli, Christian Ballast et Hubert Rostaing, en passant par Noël Chiboust, Alex Cembelle, Pierre Fouad et Django Reinhardt.

Les amateurs vibreront à leurs improvisations et seront sans aucun doute étonnés par la qualité orchestrale et l'originalité des compositions dont on majore partie à des musiciens français.

PROGRAMME

QUINETTE du HOT CLUB DE FRANCE

Djangology
Minor Swing
Péages
Bégin, la béguine
Swing 39
Mabel
Rythme futur
Rêve indien
Appel indicé

GRAND ORCHESTRE DES VEDETTES DE JAZZ FRANÇAIS :

Deux pieds gauches
Quatre tickets
Joyeuse fumée
Tiger Rag
Sérénade d'hiver
Le Shéh
Bijou
Panassié stamp
Indéclinable
Où, c'est ça
Improvisations
Blues

GUS VISEUR et son ORCHESTRE

Juste Ha
Autonne
Philippe Biomp
Daphné
etc. etc.

**Retenez dès
maintenant**

**un disque
unique de 30 %**

qui paraîtra en Janvier, enregistré par toutes les vedettes du Jazz
Français, présentes à cette soirée

FESTIVAL SWING / par les Vedettes du Jazz
" IN MEMORIAM " / Français sur disque :



La SS française ne servira de base à aucune opération politique, ceux qui nourrissent cet espoir l'auront tôt perdu ; elle étouffe tous les intérêts individuels, elle façonne les êtres et en fait des hommes nouveaux dont la force se révélera un jour au pays de façon foudroyante et redoutable . LES VOLONTAIRES FRANCAIS DE LA SS LUTTENT POUR LEUR PATRIE ET, EN ATTENDANT D'AIDER DEMAIN LE CHEF DE LA FRANCE A FAIRE LA REVOLUTION, ILS SONT LES SOLDATS FANATIQUES ET FIDELES D'ADOLPHE HITLER, QUI LEUR A ACCORDE PAR DEUX FOIS LE PLUS GRAND DES HONNEURS.

Plus que jamais, au milieu de la tourmente, ils ont confiance en cet homme, au regard clair et tranquille de ces yeux bleus qui semblent poursuivre dans l'espace un rêve intérieur . Ils savent que ce Chef, simple et humain, qui supporte les plus lourdes responsabilités qu'un homme ait jamais connues, les conduira au triomphe total, et ils savent aussi que, grâce à eux, la France y aura participé .

Jean BALESTRE
SS-Schütze

Jean-Marie Balestre, personnage important du sport automobile, eut un passé de Waffen-SS. Sa formation de base terminée, il fut assigné au Bureau de recrutement principal de la SS, situé 24, avenue du Recteur-Poincaré, à Paris, en tant que journaliste et recruteur. Il écrit notamment un article pour *Devenir*, dont un extrait figure ci-dessus. Arrêté le 24 mai 1944, il est condamné à mort par un tribunal allemand. Pourquoi ? Nous sommes dans le flou, comme pour bien d'autres épisodes de sa vie. La sentence est commuée en déportation Pourquoi ? Il est envoyé à Dachau. Il clama après la guerre avoir été un agent double pour le compte de la Résistance.

A son retour en France, il est dénoncé et interné à la prison de Fresnes, durant deux ans. La cour de justice de Paris le juge et conclut à un non-lieu, s'appuyant sur des rapports des ministères de la défense, de l'armée et des vétérans de guerre, qui soutiennent qu'il fut résistant depuis 1942 ! Il recevra sa carte de déporté en 1954 !

On le retrouve au côté de Robert Hersant, qu'il avait connu en 1940 dans le groupuscule « Jeune Front », engagé dans un antisémitisme forcené. En 1952, il fonde avec lui le magazine *L'Auto-Journal*.

Très engagé dans les sports automobiles, il multiplie les présidences pour accéder à celle de la Fédération internationale des sports automobiles (FIA), en 1985. Il s'investit dans la sécurité des pilotes, ce qui lui vaudra une grande reconnaissance de la part de ceux-ci.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1979, il meurt à Saint-Cloud, le 27 mars 2008, à 86 ans.



Concerts du Jazz de Paris. 16 et 18 janvier 1941

Salle Gaveau

PROGRAMME

qui sera choisi parmi les œuvres suivantes :

- BROUILLARDS (H. Rostaing).
LES YEUX NOIRS, mélodie tzigane.
QUATRE TICKETS* (Alix Combelle).
MIDI A JOLOPI** (Gordon).
SWINGUING LE BLUES (Basie).
FENETRES (Rovira).
JOYEUSE FUMEE* (Alix Combelle).
BLEU ET SENTIMENTAL (Basie).
FOO-TCHEOU** (Millet).
IMPROVISATION (Combelle).
PRELUDE (Rachmaninoff).
PARADE DE RUE DES REMPARTS DU SUD** (Beauduc).
L'HORLOGE DE GRAND'PERE** (Kruppa).
VENT DU SUD (Max Blanc).
LA PETITE DU RITZ.
NEIGE ET SOLEIL (S. Luino).
EN SOUVENIR** (Beiderbecke).
FEUILLES MORTES (Rostaing).
BLUES EN SI b (Combelle).
TIGER RAG* (La Rocca).
FESTIVAL SWING* (Combelle).
OUI, C'EST ÇA (Barelli).
ONZE HEURES VINGT (Combelle).
AMBIANCE (Millet).
DEUX PIEDS GAUCHES* (Gordon).
DANSE DU FEU (de Falla).
PROMENADE (Barelli).
CHANT INDOU (Rimsky-Korsakoff).
POUR DANSEURS (Lunceford).
GABRIEL SWING* (Combelle).
- *Enregistrés en disques Swing, par l'Orch. d'A. Combelle ;
**Par le JAZZ DE PARIS.

LE JAZZ DE PARIS enregistre exclusivement sur **SWING**

La Location pour

" BORCHARD parlera du JAZZ "

(23 Janvier)

et

DJANGO REINHARDT

et le

QUINTETTE DU HOT CLUB DE FRANCE

(2 Février)

est ouverte dès maintenant à la Salle Gaveau

et au Hot Club de France

Le Comité du « **Charles Trenet Club** » a le plaisir de
vous inviter aux réunions dansantes qu'il organise tous les
jours de 16.30 à 18.30 et de 20.30 à 23.15 heures,
à l'exception du vendredi soir; tous les mardis de 20.30
à 23.15 heures : deux orchestres plein d'entrain :

TONY YOUNG
et sa formation Swing



ROGER ROSE
et ses Black and White Swingers

HEURE BLEUE
3, RUE DE L'ÉVÊQUE, 3
B R U X E L L E S

Il y a swing et swing.
Beaucoup de nos assidus dé-
plorent les excès de certains.
DE LA TENUE S. V. P. !!!



PALAIS DES BEAUX-ARTS
HALL DE SCULPTURE

Samedi 15 Novembre 1941
APRÈS LE TOURNOI DE JAZZ

GRAND BAL
DU J. C. B.

5552

TABLE
FR. 15

Annexe N° 118

Emission du Dimanche 1 Aout 1942.
"Les grandes figures du jazz"
Charles Delaunay

INDICATIF: ("Minor swing" du Quintette du H.C.F.)
Les 32 premiers tours.

La ~~première~~ ~~émission~~ devra commencer
au 33eme tour:

*L'indicatif
contient en "fonction"
jusqu'à la fin du test*

Chers Auditeurs,
Faisant suite à l'étude historique du jazz
que vous a exposé précédemment mon cher ami Hu-
gues Panassié, nous commençons aujourd'hui un
cycle d'émissions consacrées aux grands musi-
ciens du jazz.

Nous référant aux demandes faites par de
nombreux auditeurs, nous avons choisi pour no-
tre première émission LOUIS ARMSTRONG, qui a
pu dire un jour:
"le jazz et moi, naquimes ensemble".

L'étude biographique de notre sujet con-
firme cette amusante boutade et nous conduit
à suivre l'évolution de la musique de jazz tou-
te entière.

Le recul du temps accentue chaque jour da-
vantage le rôle primordial qu'a joué Louis Arm-
strong, au point qu'on puisse dire qu'aucun mu-
sicien de jazz, —directement ou indirectement—,
n'ait subi son influence.

L'histoire de Louis Armstrong est simple:
il naquit en 1900 à la Nouvelle Orléans, ber-
ceau du jazz, à l'époque même où cette musique
y prenait corps.

Il fit son apprentissage à dix-sept ans
aux côtés des premiers maîtres qui ont nom:
King Oliver, Béchét, Dodds et Ory, qu'il suivit
en 1920 à Chicago. Cette ville devint plus
tard et sous leur

9

Emission du Dimanche 8 Aout 1942
"Les Grande figures du Jazz"
Charles Delaunay

INDICATIF: ("Minor swing" du Quintette du H.C.F.)
Les 32 premiers tours.

Le texte devrnt com-
mencer au 33eme tour.

Chers Auditeurs,

Si la musique de jazz a surtout révéllé de nombreux improvisateurs de talent, dont Louis Armstrong, à qui nous avons consacré l'émission précédente en est le maître - ,c'est que la forme d'expression propre au jazz est l'improvisation. C'est sans doute pourquoi, à l'exception toutesfois de Duke Ellington, il n'y a aucun orchestrateur de grande classe.

①

② Duke Ellington fut le premier musicien à soupçonner et à réaliser toutes les possibilités orchestrales qu'offrait la musique de jazz; il les exploita non en commerçant, comme Whiteman ou Benny Goodman, mais comme le créateur orchestral du jazz, et, ta dis qu'Armstrong avait regénéré une expression toute jours nouvelle : "l'improvisation", le Duke, lui, pensait déjà à l'orchestrer.

③ Depuis quinze ans ^{que} le Duke a formé son ensemble, il est impossible de lui comparer aucun autre orchestre de qualité, ceux-ci n'étant jamais que des exécutants opérants de bons musiciens certes, mais exécutants des oeuvres diverses de compositeurs variés, en mot, des orchestres sans personnalité.

④ Lorsque'on parle d'Ellington, on suppose toujours "Ellington et son orchestre", et l'on ne ~~peut~~ se représente pas Ellington sans son orchestre, ni orchestre sans le chef, c'est qu'Ellington et son orchestre ne forment qu'un bloc qu'il est impossible de dissocier sans atteindre sa musique.

Non seulement Ellington est le plus grand chef d'orchestre de jazz, mais encore l'un des plus grands compositeurs de notre temps. L'originalité de l'oeuvre du Duke repose sur un fait unique dans les annales de la musique : puisqu'elle est le fruit d'une étroite collaboration entre la personnalité du chef compositeur et celle de ses musiciens;

Adresse Télégraphique: MUSICA PARIS 90
TÉL. 4 lignes groupées sous le N° PIGALLE 85 25

SOCIÉTÉ DES AUTEURS, COMPOSITEURS ET ÉDITEURS DE MUSIQUE

SIÈGE SOCIAL
10, RUE CHAPTAL (9^e Arrt)
PARIS

42 185 Jc

CHÈQUES POSTAUX PARIS 513-27

PARIS, le 4 Mai 1943

Prière, dans la réponse, de rappeler le
Titre du Service ci-dessous désigné

Comptabilité de l'Office des Biens Ennemis

16, Av. Kléber,

P A R I S

La correspondance doit être adressée
à la DIRECTION

Monsieur le Directeur,

Après accord avec la Treuhand-Und Revisionsstelle
im Bereich des Militaerbefehlshabers in Frankreich, nous avons
l'honneur de vous donner la liste des versements que nous
faisons pour le compte de nos Sociétaires américains à la
Barclays Bank, savoir :

BERLIN Irving, 1301 Broadway, New-York City.....	6.636,74	$\overline{11}^8$ 383 ; 370 ; 42
MAC KNIGHT Howard Wilson 7, rue de Douai, Paris 9 ^e	10.604,78	$\overline{11}^8$ 385 ; 373 ; 44
SOUSA John Philip	5.731,54	$\overline{11}^8$ 387 ; 352 ; 45
MILHAUD Darius	7.383,13	$\overline{11}^8$ 386

TotalFrs 30.356,19
=====

Ces versements représentent les droits d'auteur
portés à leur crédit pour notre répartition d'Avril 1943.

Le 4 mai 1943, La S.A.C.E.M. fait savoir, qu'après accord de la Treuhand-Und Revisionsstelle in Frankreich, elle verse à la Barclays Bank, les droits des compositeurs américains. On notera le cas d'Irving Berlin, célèbre compositeur de Broadway, dont de nombreuses chansons auront un grand succès en France, sous l'Occupation : Night and Day (Nuit et Jour)

André Doutart ne manquera pas de rappeler ces versements.



Deutsche Grammophon-Aktiengesellschaft
BERLIN SW19, JERUSALEMER STRASSE 65/66

Brunswick-Schallplatten-Abend
am Donnerstag, dem 2. April 1936,
im Delphi-Palast

PROGRAMM

Herr Dietrich Schulz spricht über
Die Vielseitigkeit der Swing-Musik

- | | |
|-------------------------|---|
| 1. Mildred Bailey | When Day Is Done A 9913 |
| 2. Greta Keller | If I Should Lose You A 9925 |
| 3. Red Nichols | Whispering A 9932 |
| 4. Don Redman | Hot And Anxious A 9903 |
| 5. Bert Ambrose | Bird On The Wing A 9935 |
| 6. Bennie Carter | Everybody Shuffle A 9773 |
| 7. Don Bestor | Animal Crackers In My Soup A 9871 |
| 8. Mills Brothers | Nobody's Sweetheart A 9169 |
| 9. Stephane Grappelly | St. Louis Blues A 9943 |
| 10. Fletcher Henderson | Limehouse Blues A 9795 N-Y 11 sept 1934 |
| 11. Bert Ambrose | A Beautiful Lady In Blue A 9936 |
| 12. Bing Crosby | My Heart And I A 9933 |
| 13. Casa Loma Orchestra | With All My Heart A 9937 |
| 14. Eddie Condon | The Eel A 9738 |
| 15. Duke Ellington | Show Boat Shuffle A 9785 |

Anschließend:

*Vorführung moderner Tänze
durch Tanzpaare der bekannten Tanzschule Sommer*



Imp. Chaix (B). - C.O.L. 81-3069. - 3465-44.

COMMISSARIAT GÉNÉRAL AUX QUESTIONS JUIVES

10176

CERTIFICAT DE NON-APPARTENANCE A LA RACE JUIVE

Sur le vu des pièces produites par l'intéressé, le Commissaire Général
aux Questions Juives constate que M^r Delannay Charles Henri
né le 18 Janvier 1911 à Paris 6^e
ne doit pas être regardé comme juif aux termes de la loi du 2 juin 1941.

IMPRES JUIVES
Pour au verso

Paris, le 10 mai 1944
Commissaire



Deutsche Grammophon-Aktiengesellschaft
BERLIN SW19, JERUSALEMER STRASSE 65/66

Brunswick-Schallplatten-Abend
Swing-Musik
am Montag, dem 20. Januar 1936,
im Delphi-Palast

P R O G R A M M

Vortrag des Herrn Dietrich Schulz

- | | |
|-------------------------|---|
| 1. Dorsey Brothers | Sentimental Over You A 9332 |
| 2. Chick Webb | Blues In My Heart A 9842 |
| 3. Fletcher Henderson | Happy As The Day Is Long A 9818 |
| 4. Duke Ellington | Happy As The Day Is Long A 9458 |
| 5. Duke Ellington | Solitude A 9656 |
| 6. Spike Hughes | Sirocco A 9842 |
| 7. Cab Calloway | Nagasaki A 9809 |
| 8. Jack Teagarden | Junk Man A 9843 |
| 9. Casa Loma-Orchestra | Nocturne A 9671 |
| 10. Teddy Wilson | What A Little Moonlight Can Do A 9867 |
| 11. Bert Ambrose | Stars Over Devon A 9838 |
| 12. Guy Lombardo | Annie Doesn't Live Here Any More A 9489 |
| 13. Casa Loma Orchestra | Smoke Rings A 9249 |
| 14. Bert Ambrose | The General's Fast Asleep A 9837 |
| 15. Bert Ambrose | Embassy Stomp A 9724 |

B 18

M⁰⁸



Deutsche Grammophon-Aktiengesellschaft
BERLIN SW19, JERUSALEMER STRASSE 65/66

Brunswick-Schallplatten-Abend
 am Donnerstag, dem 5. März 1936,
 im Delphi-Palast

P R O G R A M M

Herr Dietrich Schulz spricht über
Einteilung der Swing-Musik

1. Swing:

Fletcher Henderson
 Stéphane Grappelly
 Joe Venuti — Eddie Lang
 Claude Hopkins
 Arthur Young

Tidal Wave A 9901 *N-7, 12 sept. 1934*
 Limehouse Blues A 9884
 Someday Sweetheart A 9916
 Just You, Just Me A 9904
 Any Old Rags A 9883

2. Instrumental:

Eddie Lang (Guitar)
 Teddy Wilson (Piano)

Feeling My Way A 9906
 On Treasure Island A 9911

3. Commercial:

Bert Ambrose
 Anson Weeks
 Dorsey Brothers
 Bert Ambrose

You Are My Lucky Star A 9858
 Broadway Rhythm A 9853
 On A Sunday Afternoon A 9864
 Fare Thee Well, Annabelle A 9919

4. Vocal:

Mills Brothers
 Cleo Brown
 Fred Astaire & Johnny Green
 Fred Astaire & Leo Reisman

Lazy Bones A 9621
 Here Comes Cookie A 9780
 Top Hat, White Tie and Tails A 9806
 Cheek To Cheek A 9805

PARIS-XIV
TELEPHONE : GODELINS 60-24
COMPTES DE CHEQUES POSTAUX :
PARIS N° 2019-42
R. G. SEINE 170.280 B

qu'elle s'ouvre n.2

Annexe N°139

Mme...

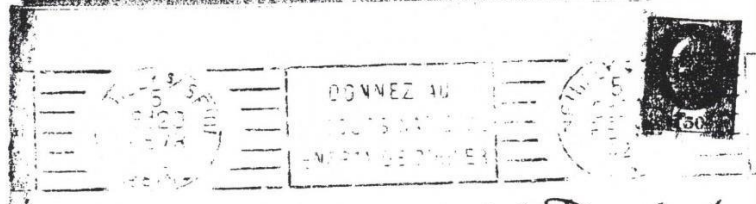
Vous trouverez dans le prochain n° de S. un petit papier sur le swing et la page qui me traitait pour la tête depuis quelque temps et que votre intéressante lettre me décide à écrire. Vous y verrez que nous ne sommes peut être pas d'accord sur quelques détails, mais que pour l'essentiel nous nous rejoignons.

Mme Jean Aronville, d'Arcy-bis Ives à Orléans. R'y prend ses courriers.

Croyez moi bien sympathiquement

etc.

[Signature]



*Mme André Doutart
4 Rue Richard Lenoir.*

Paris

XI'

Bulletin du Hot Club de France
Fascicule N° 1. m. d. prob. Février 1945

Annexe N°142

RADIO

POURQUOI N'ENTENDONS-NOUS PAS DE BONS PROGRAMMES DE JAZZ ?

Nous déplorons dans notre dernier bulletin que les amateurs de jazz n'écrivent pas plus souvent pour faire connaître à la Radiodiffusion Française leurs désirs et avons cité un passage d'un article de M. Jean Guignebert dans « Radio 44 », que nous reproduisons encore ici :

« Il y a une catégorie d'auditeurs numériquement assez faible, qui écrivent tout le temps, alors que l'immense majorité reste silencieuse, si bien qu'en fait nous n'avons guère que notre instinct et notre expérience pour avertir de la qualité de telle ou telle émission. C'est pour cela que je voudrais demander à nos auditeurs de sortir de la réserve et de nous écrire chaque fois qu'ils sont mécontents, chaque fois aussi qu'ils sont satisfaits. Nous aurions de la sorte des indications permanentes sur l'efficacité de nos productions. »

Notre avertissement n'eût pas le temps de porter ses fruits.

Et voici qui illustre l'état d'esprit qui préside aux destinées (provisoires, espérons-le) de la Radio d'Etat : la réponse reçue le 18 janvier 1945 par M. Hubert Rostaing, qui avait précédemment écrit à la Radiodiffusion Française pour s'étonner du grand nombre d'orchestres médiocres qui passent à l'antenne française et de la rareté d'émissions de jazz véritable.

Cette réponse est tellement surprenante que nous la reproduisons in-extenso, ci à côté.

Qu'en termes choisis ces choses-là sont dites !

Félicitons les adversaires du jazz de ce nouvel et brillant succès que n'avaient pu obtenir ni les occupants ni même le fiel de Philippe Henriot, pourtant ennemis jurés de la musique de jazz !

Mais était-ce bien là ce qu'attendaient quelques milliers d'auditeurs qui espéraient que cette libération allait aussi apporter une rénovation sur le plan musical et de nombreux et authentiques programmes de cette musique dont ils avaient été privés par l'ennemi ? Libérés nous l'avons été, mais combien imparfaitement encore !

Georges BRISSON.

L'ORCHESTRE de GLENN MILLER à l'Antenne française

L'orchestre de Glenn Miller, que les auditeurs pouvaient entendre à la B.B.C., dans les émissions pour les troupes alliées, et que l'on peut entendre tous les lundis, après dîner, sera diffusé le dimanche 18 février, pendant leur gala de l'Opéra par la Radio française.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DE L'INFORMATION

A Paris, le 17 Janvier 1945

RADIODIFFUSION FRANÇAISE

DIRECTION DES PROGRAMMES
N° 439 JP/CS

Monsieur Hubert ROSTAING
39, rue de la Rocheloucauld
PARIS (9^e).

Monsieur,

Comme suite à votre lettre du 2 janvier, j'ai l'honneur de vous informer qu'il n'entre pas dans nos intentions de donner sur la chaîne B des émissions de jazz véritable, car d'après le courrier que nous recevons de nos auditeurs, nous avons l'impression que le nouveau public auquel nous voulons nous adresser davantage n'est pas très friand de ce genre de musique.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Le Directeur des Programmes :
J. PARSONS.

LES PROGRAMMES

En attendant de pouvoir assurer les programmes de jazz étrangers, nos adhérents trouveront ici les quelques programmes consacrés au jazz par la Radiodiffusion Française. Cependant, ceux-ci subissent des changements si fréquents que nous les prions de vérifier chaque semaine, voir chaque jour les émissions annoncées, soit dans « Radio 45 », soit dans les quotidiens.

Tous les lundis, de 18 h. 40 à 18 h. 55, « Hot Club Actualités » : une émission de Charles Delaunay.

Tous les mardis, de 14 h. 30 à 15 heures : une émission présentée par H.-P. Chadel.

Tous les mercredis, de 16 h. 15 à 17 h., « Panorama du Jazz » : une émission de André Hodeir.

Tous les vendredis, de 14 h. 45 à 15 h. 15, « Un pianiste de Jazz », présenté par H.-P. Chadel.

J'ai connu un Waffen-SS admirateur de Adolf Hitler et Louis Armstrong

J'ai connu André Doutart dans le cadre de notre passion commune pour le jazz, et nous avons multiplié rencontres et échanges de courriers. Quel personnage !

Ses choix politiques l'ont conduit à s'engager dans la Waffen-SS, alors qu'il était, par ailleurs, passionné par le jazz, présenté par les nazis comme une musique "négro-judéo-anglo-saxonne".

Après une scolarité chaotique, depuis le Prytanée militaire de La Flèche et différents lycées, il entre au Commissariat général aux questions juives, après son adhésion au mouvement collaborationniste des Jeunesses nationales populaires (J.N.P.).

A la Waffen-SS, chargé de la propagande auprès des ouvriers du Service du travail obligatoire (STO), puis infirmier, il évite habilement les unités combattantes.

De retour à Paris, après avoir déserté de la division SS Charlemagne, il est arrêté, emprisonné, et passe en jugement le 6 novembre 1946. Il est acquitté grâce au faux témoignage de l'écrivain Antoine Blondin,

Membre actif du Hot Club de France, il rencontre et sympathise avec des musiciens noirs et juifs, et entretient des relations amicales avec Boris Vian.

Docteur en histoire contemporaine de Paris I – Panthéon - Sorbonne, Gérard Régnier a consacré sa thèse au jazz sous l'Occupation. Le jury avait remarqué la présentation d'André Doutart « un nazi non repenté ». Il méritait qu'on lui consacre ce livre